

SOMMAIRE

| | |
|---|-------|
| Avant-propos <i>par Gilles Roumieux</i> | 3 |
| Les cinq élèves du collège Racine <i>par Gilles Roumieux</i> | 4-7 |
| Les toiles d'Hugo Bernard | 8-15 |
| Les dessins, la lettre et le texte de Manon Fournier | 16-29 |
| Les dessins de Samuel Bréard | 30-38 |
| Les poésies de Jeanne Sibile | 39-45 |
| Les textes des affiches rédigés par Aymane Rahhou | 46-57 |
| Les textes de Gilles Roumieux | 58-59 |
| Le texte de Pierre Brossolette | 60 |
| Annexes : les textes des affiches historiques | 61-74 |
| Remerciements | 75 |

AVANT-PROPOS

Je suis professeur d'Histoire et de Géographie depuis 20 ans et j'enseigne au collège Jean Racine d'Alès depuis 1999. Ces dernières années, j'ai multiplié les activités centrées sur l'histoire et la mémoire des conflits mondiaux, tout particulièrement sur la Seconde Guerre mondiale avec mes thèmes de prédilection que représentent la Résistance et la déportation. Je fais participer des élèves au Concours de la Résistance et de la Déportation, j'invite des témoins à transmettre leur propre expérience de cette période, j'organise aussi des voyages scolaires sur des lieux de mémoire pour donner aux élèves une réalité à ce qu'ils apprennent en classe. J'ai le désir de partager avec des adolescents en construction ce moment de notre Histoire qui permet de conduire à une réflexion profonde sur les valeurs républicaines, sur les comportements humains et sur le sens de l'engagement au service de la défense de la dignité. J'ai ainsi encadré de jeunes élèves pour réaliser quelques productions écrites intitulées « Les étoiles ne meurent jamais » et « J'avais 10 ans le 26 mars 1943 » qui ont été diffusées dans les collèges gardois avec le soutien d'associations de mémoire et en particulier l'ONAC (Office National des Anciens Combattants).

Ce qui a été le déclencheur de ce projet, c'est l'invitation d'un élève de cinquième, Hugo BERNARD, à une exposition qui s'est déroulée au mois de novembre 2010 à Saint-Hilaire-de-Brethmas, une localité voisine d'Alès. Le collégien y exposait ses toiles avec d'autres peintres. J'ai été admiratif et enthousiasmé par la qualité de ses peintures à l'huile. Immédiatement, j'ai songé à utiliser ce talent précoce âgé seulement de 12 ans pour commémorer le 50^{ème} anniversaire du CNRD (Concours national de la Résistance et de la Déportation). J'ai invité l'un de ses amis Aymane RAHOU à réaliser des textes précisant le contexte historique. Rapidement, trois autres camarades ont rejoint le groupe. Samuel BREARD réalisant des dessins, Manon FOURNIER dessinant et écrivant, enfin, Jeanne SIBILE composant des poésies. Ces jeunes esprits ont traité le thème du Concours 2011 (« La répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et le régime de Vichy ») avec une perspective plus profonde et plus symbolique sur les valeurs de la Résistance et leur transmission afin de réaliser une exposition mêlant divers modes de création. Ce projet original et novateur a permis aux élèves de se réaliser et de grandir.

L'exposition est composée de huit toiles, vingt et un dessins, de quatorze affiches historiques au format 80 x 60 cm et de dix affiches (poésies, lettre et texte) au format 42 x 30. J'ai désiré accompagner les élèves par la composition d'un poème intitulé « Ce que résister veut dire », j'ai souhaité aussi intégrer un texte de Pierre Brossolette. Les productions sont classées par artiste ou auteur et ne répondent à aucun ordre logique. En revanche, lors de l'exposition, les différentes compositions seront ordonnées en rapport avec le thème du CNRD 2011 et la transmission des valeurs de la Résistance.

Gilles ROUMIEUX

LES CINQ ELEVES DU COLLEGE RACINE

Dans le cadre d'un atelier mémoire, cinq élèves de cinquième du collège Racine d'Alès ont réalisé une exposition commémorant le cinquantième anniversaire du Concours national de la Résistance et de la Déportation.

Par des moyens d'expression variés aussi bien artistiques avec les toiles d'Hugo, les dessins de Manon et de Samuel, que littéraires, avec les textes d'Aymane précisant le contexte historique, les poésies de Jeanne, la lettre d'une fusillée et une réflexion sur Sophie Scholl rédigées par Manon, des enfants âgés seulement de douze ans ont fait leurs premiers pas dans la Résistance sur le thème de la répression. Ils y ont puisé une force, un courage leur donnant l'énergie nécessaire pour réaliser des productions alliant originalité, qualité et sensibilité.

Les réalisations graphiques l'ont été à partir de modèles, les textes à partir d'une documentation fournie par le professeur. Les écrits ont été corrigés et parfois retouchés afin de donner une unité à un ensemble approuvé par tous les membres du groupe.

Cette exposition novatrice mêlant mémoires locale et nationale est une réflexion profonde sur l'héritage et la transmission des valeurs de la Résistance pour tous les publics et tous les âges. Elle est un des moyens de rendre hommage à toutes celles et tous ceux qui ont lutté, souffert et sont morts pour notre liberté ; elle est aussi l'occasion d'honorer toutes celles et tous ceux qui viennent témoigner sans relâche dans les écoles, les collèges et les lycées pour construire des citoyens responsables.

Les cinq élèves du collège Racine se sont épanouis à travers cet atelier. Ils éprouvent une sincère admiration pour le courage et la noblesse de l'attitude des résistants dans une période sombre de notre Histoire, ils sont aussi reconnaissants pour leurs actions au service d'une France qu'ils ont voulu généreuse et fraternelle. Les sacrifices n'ont pas été vains, les graines de l'espoir et de l'optimisme ont été semées, elles ont germé dans de nombreux esprits et parfois dans de très jeunes. Que la définition de la Résistance de Manon Fournier âgée de douze ans, dont le père est français et la mère allemande, vous accompagne symboliquement dans votre réflexion personnelle en visitant l'exposition :

« Résister, c'est lutter pour quelque chose que l'on considère juste, lutter pour sa liberté et celle des autres, s'opposer aux personnes que l'on estime comme des individus souhaitant le mal. Résister, c'est lutter malgré les risques, pour un monde plus juste qui puisse plaire à tous. »

Gilles ROUMIEUX



Hugo BERNARD est le peintre du groupe.
Il a 12 ans, il est en classe de cinquième et ses passions sont la peinture et le foot.

Il a voulu participer à ce projet pour en apprendre davantage sur la Résistance et pour progresser dans sa passion, la peinture.

Hugo a peint huit toiles à partir d'un modèle. « Poteau d'exécution » est de sa propre composition.

Ses peintures à l'huile témoignent d'un talent exceptionnel pour son âge.



Aymane RAHOU est « l'historien » du groupe.

Il a 12 ans, il est en classe de cinquième et ses passions sont la lecture, le sport, l'informatique et la musique.

Il a voulu participer à ce projet, découvrir un sujet, la Résistance, qui lui était inconnu.

Aymane a rédigé, à partir d'une documentation triée et choisie, douze synthèses sur les principaux thèmes couvrant le sujet du Concours.

Son travail compose les affiches historiques pour permettre aux visiteurs de l'exposition de contextualiser.



Samuel BREARD est l'un des dessinateurs du groupe.

Il a 12 ans, il est en classe de cinquième et ses passions sont le sport, la musique, l'Histoire, la lecture, les jeux vidéo, le dessin et l'écriture.

Il a voulu participer à ce projet car il lui semblait construit, intéressant et qu'il pouvait aboutir à une expérience enrichissante lui permettant de progresser en dessin et d'acquérir des connaissances.

Samuel a réalisé neuf dessins s'inspirant toujours d'un modèle.

Ses dessins au crayon gris et au format 24x32 sont placés sous verre.



Manon FOURNIER dessine et écrit dans le groupe. Elle a 12 ans, elle est en classe de cinquième et ses passions sont le sport, le dessin, la lecture et la connaissance des différents pays du monde. Sa mère est allemande et son père français.

Elle a voulu participer à ce projet car elle s'est toujours intéressée à l'Histoire. Elle admire le courage et la détermination des personnes qui ont mené le combat pour la liberté. Elle ne comprend toujours pas comment des êtres humains ont pu commettre des actes aussi barbares durant la dernière guerre mondiale et elle cherche des réponses à ses questions.

Manon a réalisé onze dessins au crayon gris et à l'encre de Chine à partir d'un modèle. D'un format 24x32, ils sont placés sous verre.

Elle a aussi rédigé « une lettre de fusillée » et une réflexion personnelle sur Sophie Scholl.



Jeanne SIBILE est la « poétesse » du groupe.

Elle a 12 ans, elle est en classe de cinquième et ses passions sont la danse, le théâtre, la lecture et passer du temps avec sa nièce et son neveu.

Elle a voulu participer à ce projet car elle est intéressée par les thématiques de la guerre et surtout, elle désire connaître le chemin qui mène à la liberté.

Jeanne a composé sept poèmes.

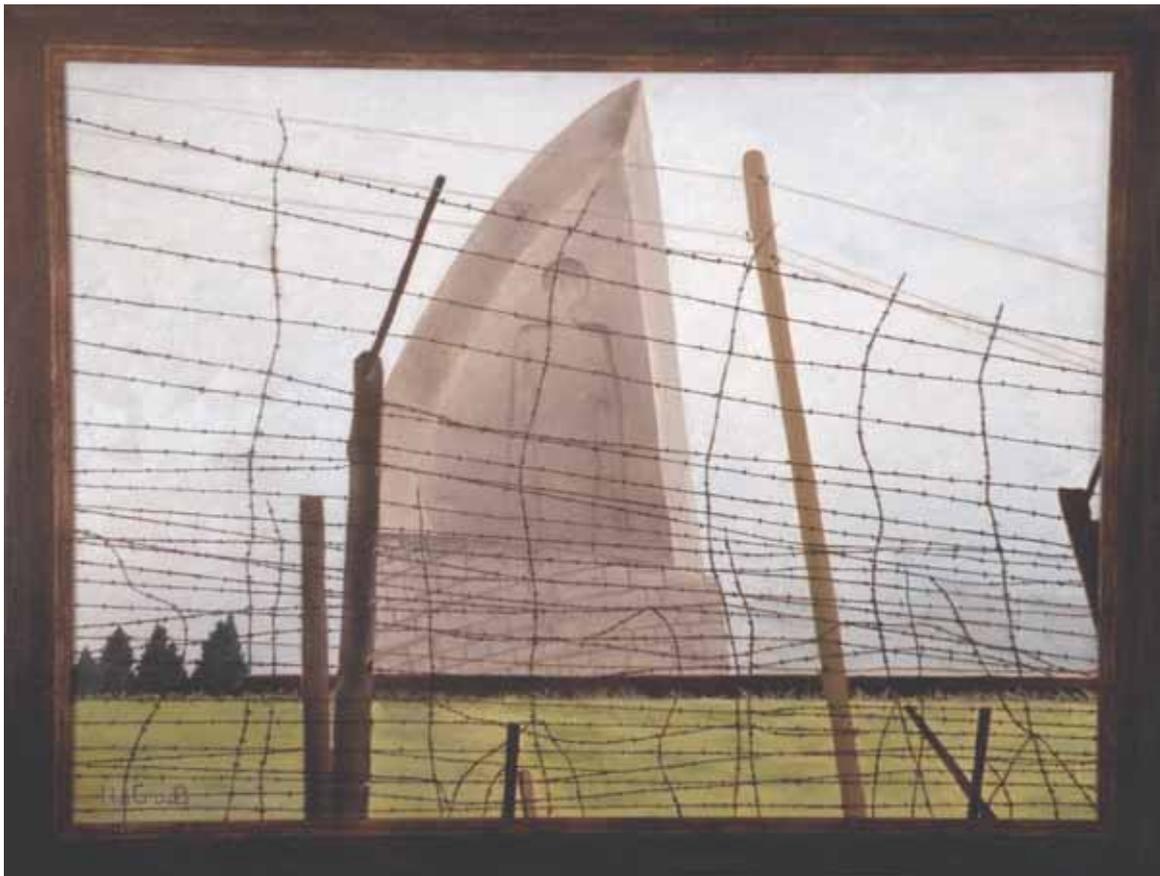
LES TOILES D'HUGO BERNARD



Hugo Bernard, *Jean Moulin* (Huile sur toile, 2010, 80 x 60 cm)



Hugo Bernard, *Le puits de Célas* (Huile sur toile, 2010, 80 x 60 cm)



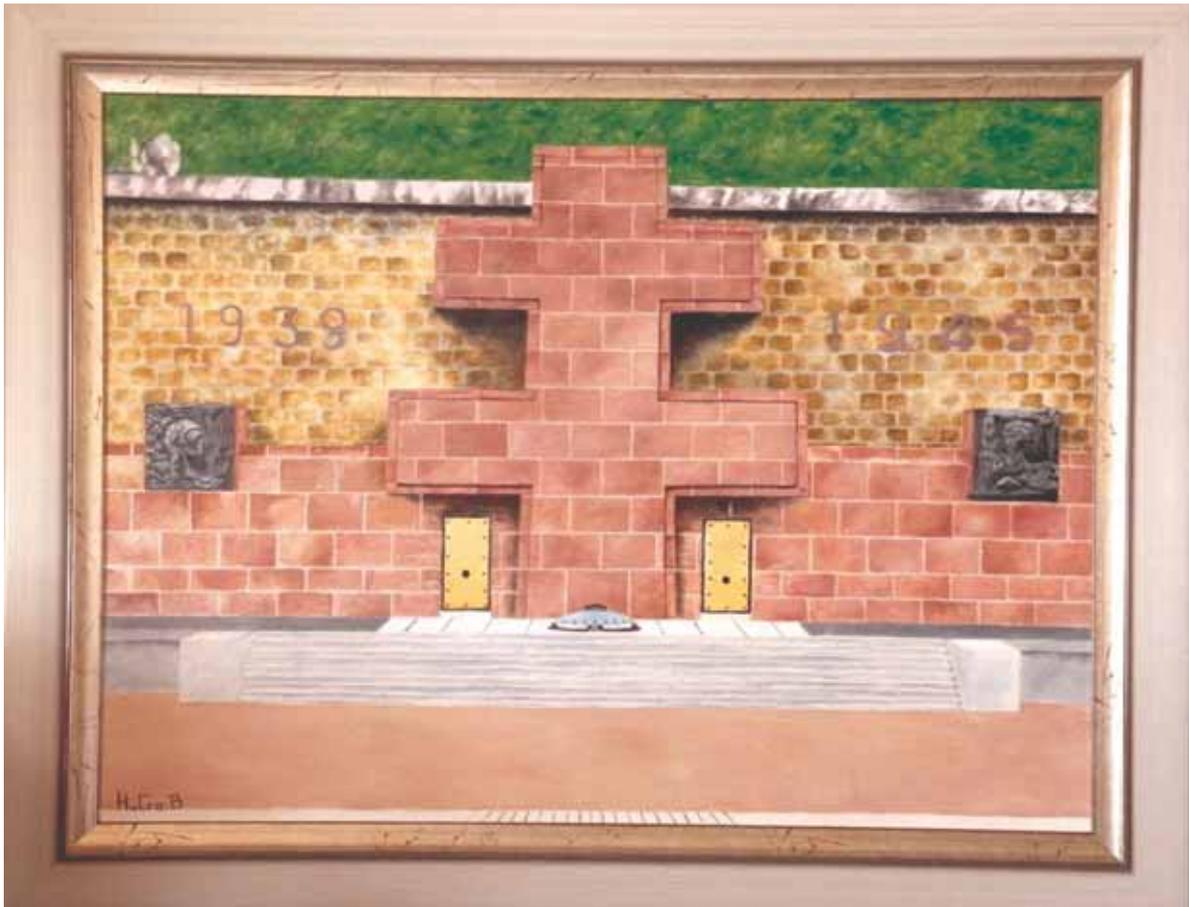
Hugo Bernard, *Le mémorial du Struthof* (Huile sur toile, 2010, 80 x 60 cm)



Hugo Bernard, *Poteau d'exécution* (Huile sur toile, 2011, 54 x 65 cm)



Hugo Bernard, *Le monument des Glières* (Huile sur toile, 2011, 80 x 60 cm)



Hugo Bernard, *Mémorial de la France combattante au Mont-Valérien*
(Huile sur toile, 2011, 80 x 60 cm)

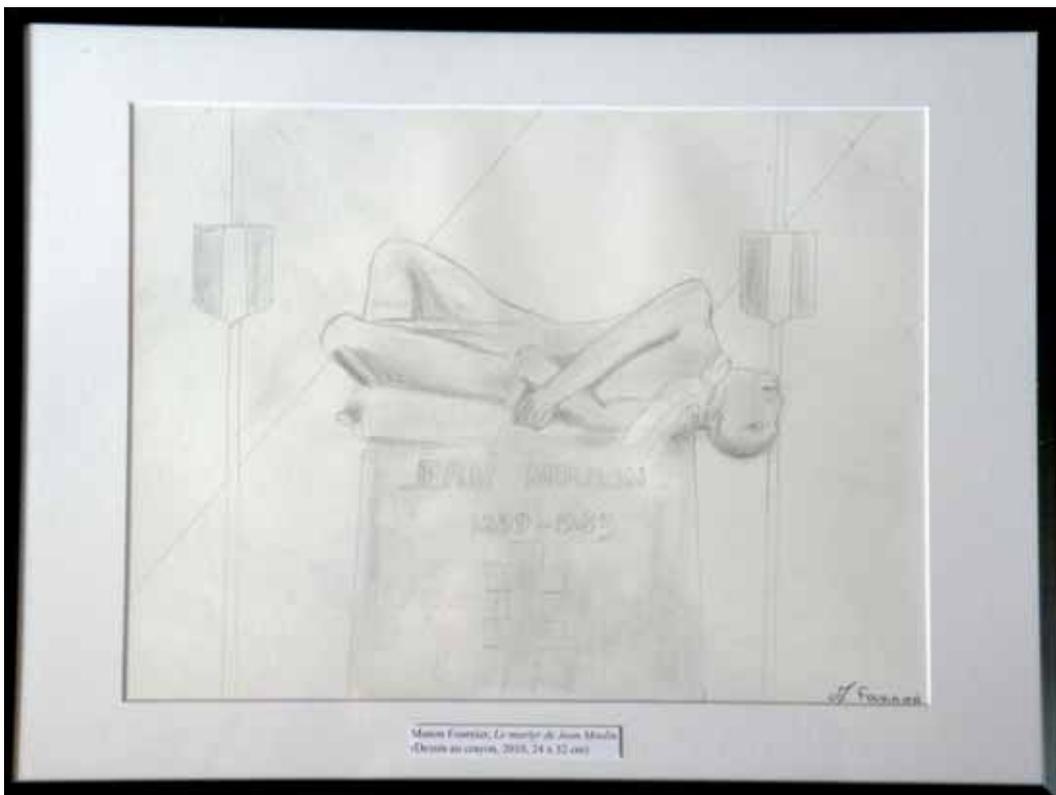


Hugo Bernard, *Cloche à la mémoire des fusillés du Mont-Valérien*
(Huile sur toile, 2011, 54 x 65 cm)



Hugo Bernard, *Ne touchons pas au programme du CNR*
(Huile sur toile, 2011, 120 x 60 cm)

DESSINS, LETTRE ET TEXTE DE MANON FOURNIER

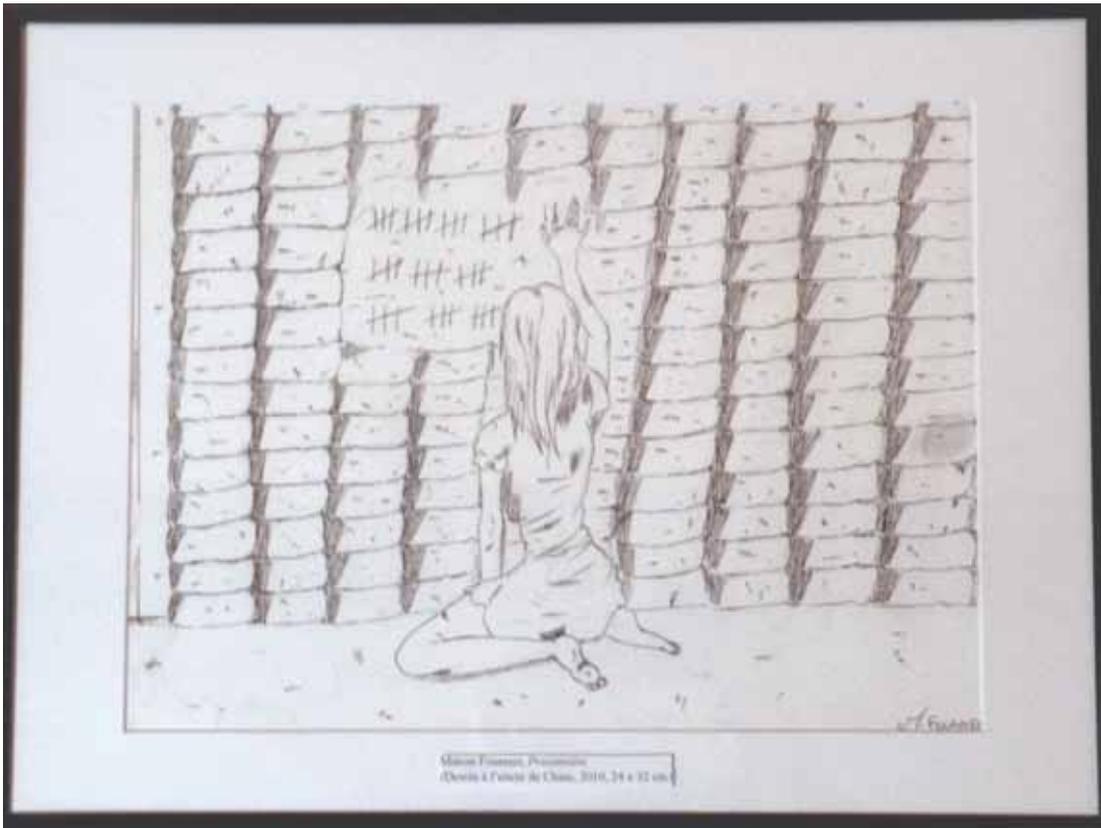


Manon Fournier, *Le martyr de Jean Moulin* (Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, Cellules de la prison Montluc à Lyon
(Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)

Manon Fournier, *Cellules de la prison Montluc à Lyon*
(Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)

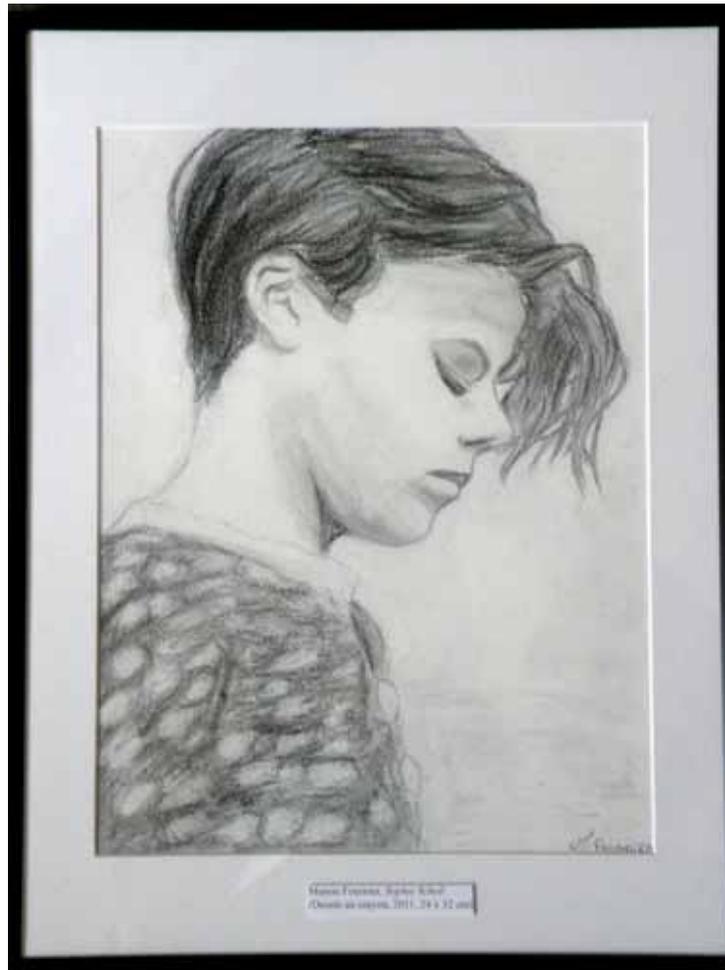


Manon Fournier, *Prisonnière* (Dessin à l'encre de Chine, 2010, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, Marianne bâillonnée
(Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)

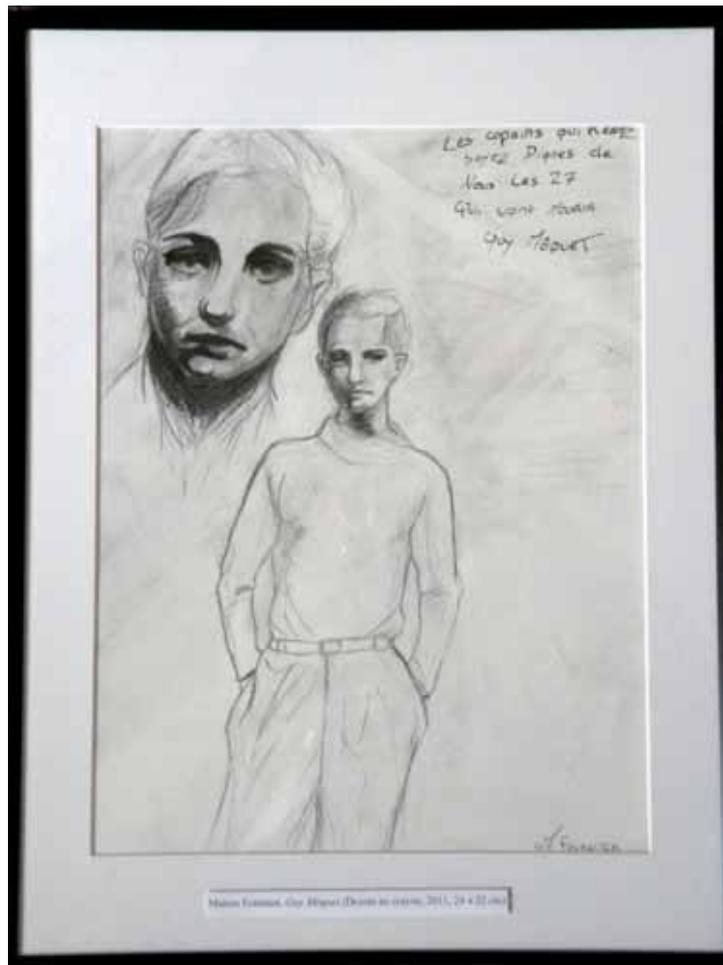
Manon Fournier, *Marianne bâillonnée* (Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Sophie Scholl* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Anne Frank* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Guy Môquet* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Rose blanche* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Déportés au travail à Dachau*

(Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Tom Morel* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Germaine Tillon* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Manon Fournier, *Missak Manouchian* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)

Cher frère chéri,

A l'heure où tu recevras cette dernière lettre, je serai peut-être déjà partie pour un long voyage, mon dernier. Je m'en vais retrouver nos parents trop tôt disparus. J'espère que tu me pardonneras de t'avoir laissé seul. Garde espoir, sois courageux et vis ta vie sans remords et sans regrets. J'aurais tant aimé vivre avec toi, partager de bons moments comme on le faisait avant mais tout cela n'est qu'un souvenir maintenant. Je me suis battue pour mon pays, pour que la France regagne sa liberté et son honneur. Je ne regrette en aucun cas mes actes et j'espère de tout cœur que d'autres continueront mon combat pour un monde où la guerre n'aura plus sa place. J'aurais voulu consacrer ma vie à ma famille et à mes études, mais cela ne pourra malheureusement pas se faire. Salue de ma part tous mes amis. Si tu savais à quel point je tiens à toi, mais les mots ne me viennent pas, je n'ai jamais su te dire combien je t'aimais.

Il est déjà tard. Je serai exécutée à l'aube avec deux autres résistants. Toutes mes affaires personnelles te parviendront, donne-les à Lucie, elle comprendra.

Mon dernier adieu, il est pour toi, mes amis, mes oncles et tantes et pour tous ceux que j'aurais involontairement oublié de citer. Je meurs jeune et je le regrette, mais je ne regrette pas ce pour quoi je meurs. On vient me chercher. Avant de te quitter, je fais le vœu qu'un jour nous nous retrouverons tous, papa, maman, toi et moi, unis comme avant mais dans un monde meilleur et plus juste.

Tendres baisers.
Manon Fournier

PS: ne m'oublie pas.

CADIR





Sophie Scholl. Dessin de Manon Fournier.

■ SOPHIE SCHOLL (1921-1943) ET LA ROSE BLANCHE

Sophie Scholl est une jeune fille allemande de confession protestante. Quand les nazis parviennent au pouvoir, Sophie est encore très jeune mais elle découvre rapidement la perversité de ce régime. Elle grandit en ayant conscience de ce qui se passe autour d'elle et y prend garde. Malgré les atrocités se déroulant autour d'elle, Sophie garde la tête droite et continue ses études. Quand Hitler interdit les livres des auteurs juifs et communistes, elle en conserve quelques-uns. Surtout ceux de ses philosophes préférés pour pouvoir s'y réfugier de temps à autre. Après un travail acharné, Sophie peut enfin accéder à l'Université où elle retrouvera son frère. Un énorme poids quitte ses épaules. Elle aurait pu vivre une vie simple, sans soucis car elle n'était ni juive ni étrangère. Mais elle décide, dans un élan de courage et de force, de rejoindre la Rose blanche, un groupe de résistants dirigé par son frère. A ce moment-là, elle connaît bien les risques qu'elle prend, elle sait que si elle est arrêtée, elle a très peu de chance de rester en vie, elle sait aussi qu'elle ne fait pas cela que pour elle et que la liberté, la dignité et la vie de millions de personnes pourront peut-être, avec chance, être sauvées. Après avoir distribué de nombreux tracts au sein de la Rose blanche, Sophie et son frère se font malheureusement arrêter. Pendant les interrogatoires, elle se tient toujours droite et même quand on lui annonce sa condamnation, elle reste d'une confiance inébranlable. Elle et son frère peuvent adresser quelques mots à leurs parents tout en restant pleins de courage et toujours très dignes sans cesser de sourire. Toute la prison est bouleversée et attristée par leurs condamnations à mort, ils les soutiennent tous. Ils peuvent se retrouver une dernière fois et ce moment prend une grande importance pour eux. Quand Sophie s'approche du bourreau, elle est droite, calme, aucune larme ne coule sur son visage, elle est sereine, fière d'avoir combattu pour son pays, pas un seul regret ni aucun remords, elle peut partir en paix. Puis c'est au tour de son frère, lui aussi se tient droit et au dernier moment, de toutes ses forces, il crie un nouvel appel à la liberté. Les arrestations de tous leurs amis suivent les leurs, elles laissent elles aussi un grand vide au cœur de chacun.

Mais, même après leur mort, ils lèguent un message que jamais personne n'oubliera et que même le temps ne parviendra pas à effacer, un message de liberté, de dignité, de respect, d'espoir et d'amitié.



DESSINS DE SAMUEL BREARD



Samuel Bréard, *Fort Vauban d'Alès* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



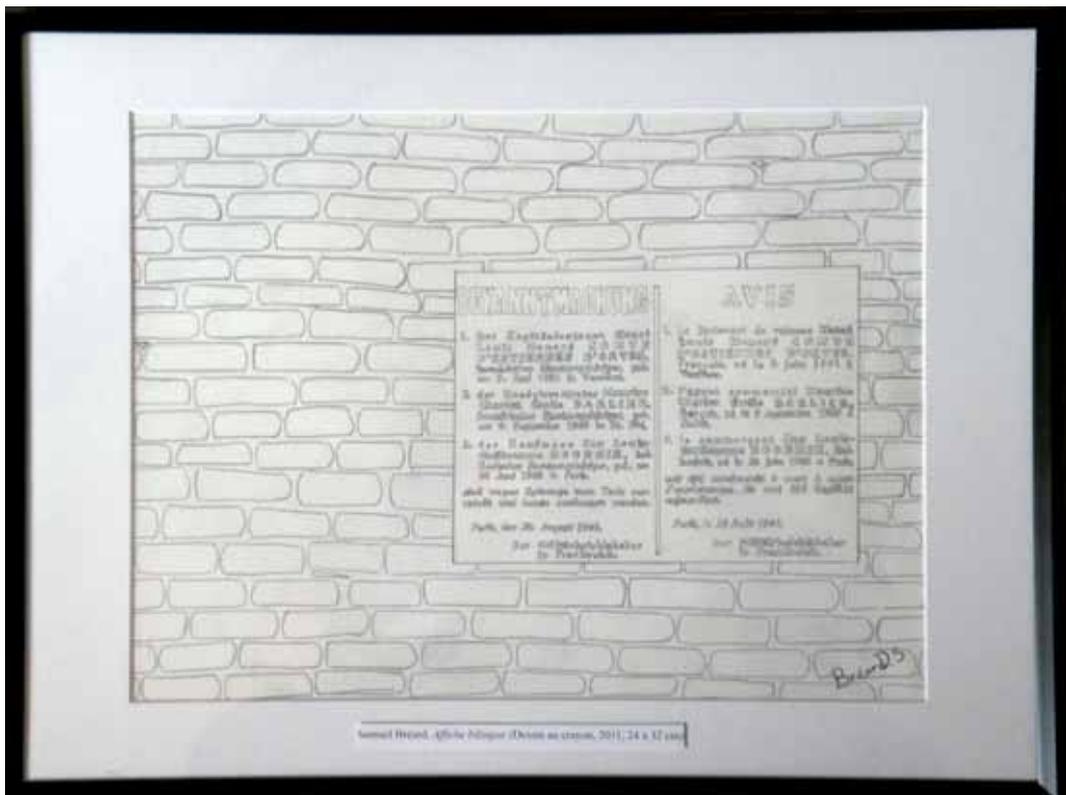
Samuel Bréard, *Cave à torture* (Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)



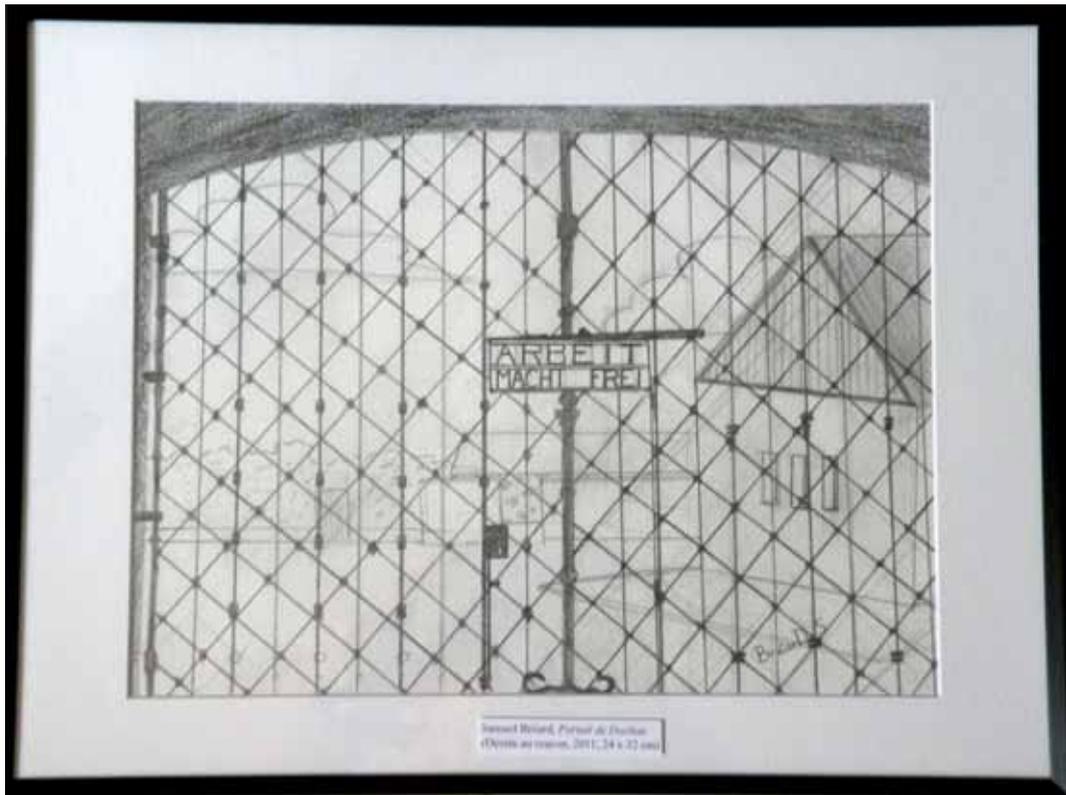
Samuel Bréard, *Chevalet de bastonnade* (Dessin au crayon, 2010, 24 x 32 cm)



Samuel Bréard, *Guillotine* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Samuel Bréard, *Affiche bilingue* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



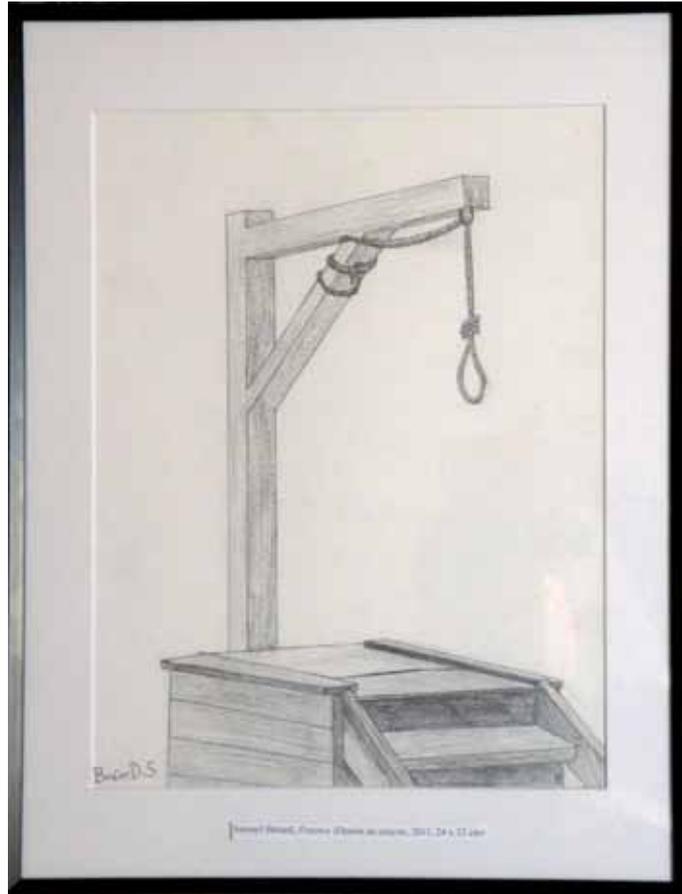
Samuel Bréard, *Portail d'entrée de Dachau* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Samuel Bréard, *Arrestation* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Samuel Bréard, *Baignoire et instruments de torture*
(Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)



Samuel Bréard, *Potence* (Dessin au crayon, 2011, 24 x 32 cm)

LES POESIES DE JEANNE SIBILE

Dernière lettre

Le cri sanglant de cette femme condamnée
M'atteint un peu plus à chaque instant
Chaque plainte qui mêle la peur et la rage
Envoie un message de soif de liberté

Elle ne s'apitoie pas sur son sort
De toutes les terreurs qui l'habitent
Elle n'a peur que d'une chose
Perdre son honneur et sa dignité

Encore quelques jours de répit
Qui sont à jamais ses derniers
Passés à écrire à sa famille et ses amis
Elle dit adieu à ceux qu'elle aime

A son amour qu'elle va quitter
Le laissant seul à la croisée de leurs vies
Un jour viendra leur revanche
Notre victoire à tous

Jeanne Sibile



Le vent dans ses cheveux courts

Le vent dans ses cheveux courts
Aucune larme ne coulait
L'épreuve terminée il reposerait en paix
Son esprit ne pourrait jamais abdiquer

Une lettre d'adieu avait été rédigée pour sa famille
Son enfance heureuse paraissait loin maintenant
Son aîné Albin lui manquait
La benjamine n'avait qu'un mois
Il n'allait pas les voir grandir

Dans les lointains maquis
Il s'était éloigné des fruits de sa vie
Pour balayer ce vent de barbarie
Qu'avaient fait souffler les nazis

Lui qui avait enduré la souffrance
Ne songeait plus qu'à la délivrance
Éloigné de toute vengeance
Il mourait pour son pays et sa descendance

Attiré par la mélodie des oiseaux
Il sentit une dernière fois le vent
Regarda le paysage qui l'entourait
Prêt à s'envoler

Attaché au poteau
Il scruta le ciel bleu
Une dernière fois sentir le vent
Il pouvait quitter la vie
Le sentiment du devoir accompli

Jeanne Sibile

CADIR



Déportée

Voici maintenant plusieurs jours
Que je suis enfermée dans cette cage
Comme un oiseau

Je n'ai plus de liberté
Je ne suis plus rien à leurs yeux

Mes dernières minutes s'écoulent lentement
Trop lentement

Je connais ceux qui m'ont dénoncée
Mes voisins de palier
Je les maudis

Les nazis m'ont torturée
Pour que je leur dise la vérité
Mais je n'ai rien dit
Je n'ai pas dit où les enfants sont cachés

Nous étions passés par une gare
Puis une autre
Les unes après les autres
Nous étouffions

Quand nous avons franchi le portail du camp
Si nous sortons de là
Plus jamais nous n'aurons la même identité

Car nous avons été traités
Pas comme des êtres humains
Mais plutôt comme des bêtes
Même les animaux ont plus grande dignité que nous
Aprésent

Voici les gardes qui viennent me chercher
Pour me couper le souffle

J'espère que les enfants juifs s'en sortiront
Il n'est pas tolérable de les laisser se faire massacrer
Moi et les autres résistants ne regrettons pas nos actes
Nous rêvions simplement d'un monde plus humain

Jeanne Sibile

CADIR



Le 2 mars 1944 à Nîmes, les nazis font monter dans un camion quinze otages pour entamer un « tour de ville » macabre. Ils marquent trois arrêts, et exécutent, à chacun d'eux, cinq hommes.

Trois arrêts

Ces trois arrêts qui furent fatals
A des innocents nos semblables
Prises au hasard
Envolées quinze âmes

Ce déshonneur sera lavé
La sève de la colère monte

Toute la population assiste à ce drame
Ainsi se répandent douleurs et larmes
Et la terreur d'avoir la même fin abominable

Quinze innocents assassinés
Devant la danse des damnés

La colère s'est amplifiée
L'eau du vase a débordé
Les criminels ont été jugés
Condamnés aux travaux forcés

Il nous reste de ce triste événement
Au cœur ce douloureux pincement
Ces trois arrêts quinze innocents

Jeanne Sibile

Guy Môquet

Un petit homme de 17 ans
Perdu dans un océan de folie
La rage innocente
Le cœur accroché à la vie

Un adolescent au secours des siens
Il dut grandir vite
Pour pouvoir encore espérer
Un avenir qui rit

Une dernière lettre
Pour sa mère et son frère
Et sa petite amie
L'amour de sa courte vie

Jamais il ne regretta ses actes
Comme tous ses camarades
Qui pour laver le déshonneur
Ont sacrifié leur vie
Sur l'autel de la liberté

Arrivé au poteau
Il sentit la peur l'envahir
Mais il sut garder le regard haut
A l'égal de ses idéaux
A l'opposé de ses bourreaux

Jeanne Sibille



Les jeunes du lycée Buffon

Ils étaient cinq jeunes révoltés par les lois nazies
Unis par cette lutte trois ans durant
D'abord des tracts des réunions
Des défilés des manifestations
Rien de criminel et pourtant

Ils ont été traités de terroristes dangereux
Ils ont dû se cacher
Prendre une autre identité
Entrer dans la clandestinité

Mais ils ont été dénoncés arrêtés fusillés
Cinq avenir brisés
Ils se sont sacrifiés pour leurs idées
Pour leurs amis et d'autres personnes inconnues

Encore adolescents
Mûris par les épreuves et leur juste révolte
Ils ont trouvé le courage
De défendre la liberté de tous

Jeanne Sibille

Résister

Vive la vie et la liberté
Invisibles elles sommeillent en nous
Volant dans l'atmosphère
Résistance notre résistance
Elle intervient là où l'ambiance devient lourde.

Là où nous souffrons
Une révolte gronde
Tant de privations
Tant d'injustices immondes
Ensemble nous lutterons
Résistance notre résistance

Tous réunis nous triompherons
Rassemblons notre courage
Intervenons pour un monde plus juste
Offrons à nos enfants ce monde sain
Même si des opposants demeurent
Profitions des moments sans haine
Hommes et femmes sauront se défendre
Et pourront abolir toutes les peines
Résister nous résisterons

Jeanne Sibille

CADIR



LES TEXTES DES AFFICHES REDIGES PAR AYMANE RAHHOU



Jean Moulin en 1935.

■ JEAN MOULIN (1899-1943)

Jean Moulin est né à Béziers en 1899, il est préfet d'Eure-et-Loir en 1939 à Chartres.

Il est arrêté en juin 1940 par les Allemands après avoir refusé de signer un document accusant à tort des tirailleurs sénégalais de l'armée française d'avoir commis des atrocités envers des civils, en réalité victimes de bombardements allemands. Il est enfermé et, durant la nuit, se tranche la gorge avec un tesson de verre de peur de céder devant la torture. Retrouvé dans un bain de sang, il est soigné mais garde toujours une cicatrice qu'il cache avec une écharpe.

En novembre 1940, il se rallie au général de Gaulle qui le nomme son représentant sur le territoire français occupé. Son intelligence et ses compétences lui permettent de fonder le Conseil national de la Résistance (CNR) le 27 mai 1943 et d'unifier la Résistance autour d'un seul chef, l'homme du 18 juin. Après l'arrestation à Paris du général Delestraint alias Vidal, chef de l'Armée secrète (AS), il décide d'organiser le 21 juin 1943 à Caluire-et-Cuire (Rhône), dans la maison du docteur Dugoujon, une réunion avec des chefs de la Résistance afin de procéder au remplacement de Vidal. Arrêtés, sans doute trahis par l'un d'entre eux, ils sont emprisonnés au Fort Montluc à Lyon où ils sont interrogés durement pendant plusieurs jours dans les locaux de la Gestapo par Klaus Barbie. Jean Moulin dont le rôle dans la Résistance a été identifié, est ensuite transféré à Paris. Il est encore sauvagement torturé sans parler ni livrer un nom, lui qui les connaissait tous. Dans un état physique critique, il rend l'âme à Metz pendant son transfert en train vers Berlin le 8 juillet 1943. Ses cendres présumées sont déposées au Panthéon en décembre 1964.





Le puits de Célas en 2011.

■ LE Puits DE CELAS

Le puits de Célas est un ancien puits de mine de lignite désaffecté de la commune de Servas depuis 1933. C'est aujourd'hui le lieu emblématique de la répression de la résistance gardoise.

Après une vague d'arrestations, alors que les Alliés sont prêts à débarquer, des résistants sont conduits à la prison alésienne du Fort Vauban où ils sont torturés par des Waffen-SS. Acheminés en différents convois sur le site du puits de Célas, entre le 9 juin et le 12 juillet 1944, ils sont exécutés par balles et leurs cadavres sont ensuite précipités dans le puits de 130 mètres de profondeur.

Après la libération d'Alès, le 12 septembre 1944, le sous-préfet apprend par le service de renseignement des FFI-FITP (Forces françaises de l'intérieur et des Francs-tireurs et partisans français) l'existence d'un charnier à Servas. La police ouvre une enquête et recueille différentes dépositions. Des riverains du puits désaffecté ont été témoins des atrocités perpétrées.

Les 31 corps, ceux de 29 résistants et de 2 miliciens, sont remontés par un spéléologue marseillais renommé. Ils sont ensuite identifiés, non sans mal, par trois docteurs et une infirmière.

Le 18 septembre 1944, les funérailles solennelles des martyrs du puits de Célas ont lieu au cimetière d'Alès devant 25 000 personnes. Ils reposent aujourd'hui en paix près du collège Racine où je suis scolarisé.

En 1972, 28 ans après les faits, un mémorial fut édifié à l'initiative du Comité d'Union de la Résistance alésienne, puis rénové à l'aide du Conseil général du Gard. Il se compose d'un chevalement, d'une crypte abritant une fresque de Nasim Wertel et de la liste des victimes gravée sur une plaque de marbre.

Chaque année, le premier dimanche d'octobre, se réunissent des membres d'associations de la Résistance entourés de personnalités politiques locales et de scolaires pour commémorer cet événement tragique et prolonger le souvenir de ces hommes et femmes qui sont morts d'avoir trop aimé et défendu la liberté.

■ JEAN ROBERT (1917-1943) ET VINCENT FAITA (1923-1943)

Le 29 mars 1943, la section spéciale de la cour d'Appel de Nîmes juge à huis clos Jean Casazza, Fernand Chabert, Vincent Faïta, André Morel, Jean Robert et Louise Sauze pour activité communiste et menées antinationales.

Vincent Faïta est accusé d'avoir blessé un agent de sûreté, d'avoir porté illégalement une arme à feu en vue d'une activité communiste, d'avoir fait usage d'un sceau de la mairie de Lyon 1^{er} arrondissement et d'avoir exercé une activité interdite en vue de propager les mots d'ordre de la III^e Internationale.

Les motifs retenus contre Jean Robert sont des attentats terroristes sur les voies ferrées Montpellier-Nîmes et Nîmes-Alès, la propagation des mots d'ordre de la III^e Internationale communiste, la destruction d'un pont tournant du dépôt de machines de la gare des Arènes et activité antinationale.

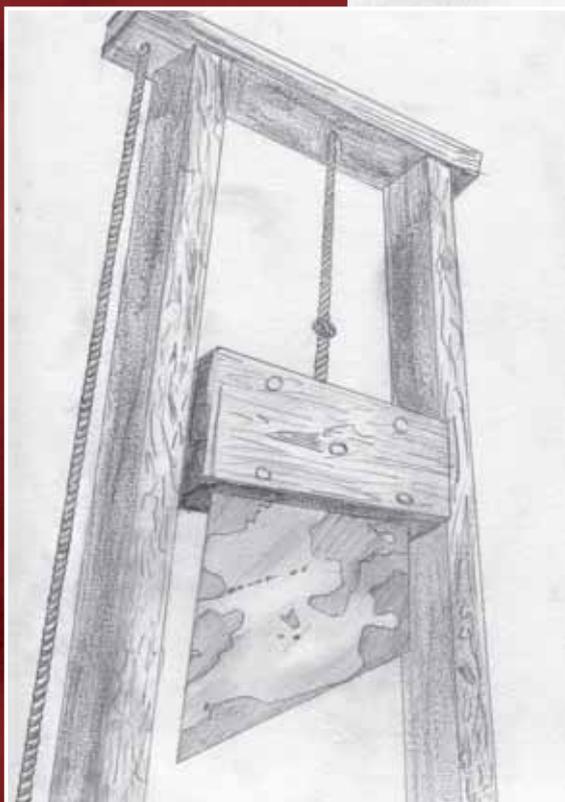
Après seulement une journée d'audience, le verdict est tombé. Jean Robert et Vincent Faïta sont condamnés à mort ; les autres accusés, à la réclusion à perpétuité.

Dès la sentence prononcée par un tribunal français, Maître Delran, avocat de Jean Robert, et maître Bedos, avocat de Vincent Faïta, rédigent un télégramme demandant une audience au maréchal Pétain, le chef de l'Etat français, pour un recours en grâce. Ils n'ont jamais reçu de réponse.

Le 22 avril à l'aube, Jean Robert et Vincent Faïta sont guillotins dans la cour de la maison d'arrêt de Nîmes. Ils chantent La Marseillaise avant de monter à l'échafaud. Jean Robert passe le premier à la guillotine en criant « Vive la France ». Vincent Faïta lui succède en criant « Vive le Parti communiste ».

Quelques jours plus tard, l'entrepreneur de maçonnerie Valentin Panattoni, un résistant, érige deux stèles pour leur rendre hommage. Malgré les risques, elles sont régulièrement fleuries par les partisans de l'honneur.

Quant aux autres accusés, ils sont livrés aux Allemands puis déportés à Dachau.



Guillotine. Dessin de Samuel Bréard.



■ LES PENDUS DE NIMES

Les opérations de la fin février 1944 menées par les Waffen SS du général Bittrich contre les maquis cévenols n'ayant rien donné, les nazis recourent à la méthode de la prise d'otages. Ils arrêtent arbitrairement quinze personnes puis les enferment à l'école de la Croix-de-Fer à Nîmes.

Le 2 mars, ils les font monter dans un camion pour entamer un « tour de ville » macabre. Ils marquent trois arrêts.

Un premier arrêt au pont de chemin de fer de la route d'Uzès. La corde au cou, cinq prisonniers sont précipités dans le vide. Lors de la chute des corps, une corde se rompt. L'homme est remonté sur le pont et à nouveau précipité. La corde casse une nouvelle fois. L'otage est alors achevé.

Un deuxième arrêt a lieu au viaduc de la route de Beaucaire où cinq hommes martyrisés subissent le même sort.

Enfin, un dernier arrêt se produit route de Montpellier où cinq hommes sont pendus aux arbres avec au cou une pancarte sur laquelle on peut lire : « Ainsi seront traités les terroristes français ».

Les passants sont obligés d'assister aux exécutions. Les corps des pendus restent exposés pendant 48 heures avant d'être inhumés dans une fosse. Le 14 septembre, des prisonniers allemands exhumèrent les dépouilles pour les déplacer dans le carré des militaires morts pour la France.

En juin 1953, le tribunal militaire de Marseille juge Wilhem Bittrich et son supérieur Ernst Gutmann qui sont condamnés respectivement à 5 ans de réclusion et à 20 ans de travaux forcés.



Commemoration à Nîmes, en mars 1945, des pendus du pont de la route de Beaucaire.



■ LE CAMP DU STRUTHOF

Struthof est le nom d'un lieu-dit, situé à 800 mètres d'altitude près du village alsacien Natzwiller, en allemand Natzweiler, à environ 60 km de Strasbourg.

Le camp de concentration de Struthof-Natzweiler où des milliers de résistants politiques sont majoritairement morts d'épuisement suite à des maladies, aux mauvais traitements, au manque de soins, aux privations ou aux travaux exténuants. Tel était le destin de ces déportés sur l'unique camp de concentration établi sur ce territoire français annexé au Reich.

La création de ce camp est décidée par les nazis à partir de septembre 1940 en raison de la proximité d'une carrière de granit rose. Sa construction commence le 21 mai 1941 avec l'arrivée de 300 détenus en majorité allemands du camp de Sachsenhausen situé à 30 km de Berlin. Les matériaux nécessaires ont été acheminés par des déportés depuis l'hôtel se situant beaucoup plus bas. Les convois de déportés arrivaient en gare de Rothau, puis ils devaient gravir les 8 km qui séparaient la gare du camp.

Le camp, d'une superficie de 4,5 hectares, est composé de 17 baraques et d'une chambre à gaz, utilisée ponctuellement pour des expériences censées être scientifiques. Elles étaient pratiquées par des médecins nazis.

Le camp était d'abord occupé par des Allemands puis par des déportés de 30 nationalités. Des Français, les généraux Delestraint, Frère et Jouffraut, des Néerlandais, des Norvégiens, des Polonais, des Slovénes avec l'écrivain Boris Pahor, des Soviétiques, des Européens résistant au nazisme seront réduits en esclavage dans ce bagne alsacien.

Le camp a été libéré le 23 novembre 1944 par la 6ème armée américaine peu après son évacuation par les SS au début du mois de septembre 1944.

Au total, sur 52 000 déportés immatriculés au camp du Struthof, 20 000 périrent.



Le camp du Struthof en 1944.

■ LE PLATEAU DES GLIERES

Le plateau des Glières se situe en Haute-Savoie près d'Annecy à 1 400 mètres d'altitude, il est le premier grand maquis de France à avoir affronté les Allemands.

En janvier 1944, face aux actions de la Résistance en Haute-Savoie, le gouvernement de Vichy met la zone en état de siège grâce aux gardes mobiles de réserve de la police de Vichy (GMR) et proclame la loi martiale. Pendant ce temps, Londres accepte d'envoyer sur les lieux d'importants largages d'armes pour équiper au minimum 2 000 maquisards en vue du débarquement. Ils sont bientôt rejoints par deux groupes de Francs-tireurs et partisans français (FTPF), environ quatre-vingts hommes qui veulent aussi des armes, et par une cinquantaine de républicains espagnols réfugiés.

Le 31 janvier 1944, le lieutenant Tom Morel, nommé chef des maquis de l'Armée secrète pour ses qualités de meneur d'hommes, ordonne à 120 maquisards encadrés par une poignée d'officiers et de sous-officiers du 27ème bataillon de chasseurs alpins de prendre place sur le plateau des Glières, terrain idéal de parachutage.

Dès le début de février, les forces de Vichy entourent le plateau qui renforce ses défenses. L'effectif du « Bataillon des Glières » augmente et fait le serment de « vivre libre ou mourir ». Mais Tom Morel est assassiné le 10 mars 1944 lors d'un combat contre les GMR pour libérer un médecin maquisard à Entremont. Le lendemain, les maquisards obtiennent toutes les armes demandées. Le 12 mars, le plateau reçoit 120 hommes en renfort mais il faudra plusieurs jours pour dégager les containers d'armes ensevelis sous la neige. Par ailleurs, débutent les missions de repérage de l'aviation allemande et ses premiers mitraillages.

Le 18 mars, le capitaine Maurice Anjot remplace le lieutenant Tom Morel au moment où il faut affronter les Allemands. Il dispose de 460 hommes qu'il répartit en 4 compagnies. Le 23 mars, 7 000 soldats de la 157ème division alpine de la Wehrmacht prennent position au pied du plateau et son arsenal soumet la défense des Glières à des bombardements intensifs alors que la Milice augmente la pression. Durant toutes ces attaques, la nuit du 25 mars, Maurice Anjot jugeant la situation critique, mais estimant que l'honneur de la Résistance est sauf, donne l'ordre d'abandon général après que le « Bataillon des Glières » ait livré à l'armée allemande le premier combat d'envergure sur le territoire français. Plus que la défaite des armes, c'est « la victoire des âmes » que Maurice Schuman diffuse sur les ondes de Radio Londres.

En dépit de la répression menée par les forces de Vichy et la Gestapo, les maquis se reforment pour poursuivre le combat. Le 1er août, le plateau des Glières reçoit de nouvelles armes permettant aux maquisards de pousser à la capitulation toutes les forces allemandes du département. La Haute-Savoie est le premier département français entièrement libéré par la Résistance.

Au total, 129 maquisards ainsi que 20 habitants des vallées perdent la vie dans ces combats et durant la répression qui suivit. Une partie d'entre eux est enterrée à la nécropole nationale de Morette.

Depuis 1973, un monument du sculpteur français Gilioli se trouve au centre du plateau à proximité du premier lieu de sépulture de Tom Morel. Il est en forme de V, il porte un large disque en position instable, qui représente le soleil et rappelle que la liberté n'est jamais acquise et la vigilance toujours de rigueur.



Le plateau des Glières.





Carcasse de planeur à la nécropole de la Résistance de Vassieux-en-Vercors.

■ LE MAQUIS DU VERCORS

Pendant l'hiver 1942-1943, l'instauration du Service du Travail Obligatoire (STO) conduit les jeunes gens refusant d'aller travailler en Allemagne, à se cacher dans des zones inaccessibles, les maquis. Alors que les premiers camps de maquisards dirigés par des officiers et la résistance locale prennent en charge les réfractaires, un architecte Pierre Dalloz conçoit, en 1943, un plan stratégique consistant à utiliser la forteresse naturelle du plateau du Vercors, comme base d'accueil d'éléments aéroportés alliés qui, agissant sur Grenoble et Valence, couperaient la retraite allemande au moment de la libération du territoire. Ce plan, accepté par les services français de Londres, est baptisé plan « Montagnards ». Après le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944, le maquis du Vercors voit affluer des centaines de volontaires qui sont placés sous le commandement du lieutenant-colonel Huet, chef militaire du Vercors. Ils attendent l'exécution du plan « Montagnards » et demandent l'envoi de troupes aéroportées. Le plan « Montagnards » ne sera jamais appliqué ; il va même tragiquement s'inverser, les maquisards, assaillants potentiels, devenant des assiégés pris au piège.

Le 14 juillet, après le parachutage de plus d'un millier de containers par les Alliés, l'aviation allemande pilonne en représailles le village de Vassieux-en-Vercors. Les bombardements se poursuivent jusqu'au 21 juillet 1944, date à laquelle les troupes ennemies passent à l'offensive et se dirigent vers le plateau. 400 parachutistes S.S., à bord de vingt planeurs, se posent par surprise à Vassieux-en-Vercors qu'ils saccagent. Ils torturent les civils qui n'ont pu s'enfuir et les FFI (Forces françaises de l'intérieur) qu'ils arrêtent. 82 habitants et 120 combattants sont ainsi massacrés à l'intérieur ou aux alentours de Vassieux-en-Vercors dont il ne reste que des décombres.

Pendant plusieurs jours encore, la répression s'intensifie. Le 25 juillet 1944, les soldats allemands rassemblent la population de la Chapelle-en-Vercors et prennent 16 jeunes gens en otage. Le soir même, alors que le village est incendié, ces garçons sont exécutés dans la cour d'une ferme. Deux jours plus tard, le 27 juillet, les Allemands pénètrent sous le vaste porche de la grotte de la Luire qui sert d'hôpital de repli aux blessés graves du maquis. Ils constituent deux groupes : le premier comprenant les grands blessés et une infirmière. Les blessés sont emmenés sur le terre-plein en contrebas de la grotte puis exécutés. Leurs corps sont jetés ensuite dans le ruisseau. Le second groupe composé des blessés légers et du personnel médical est conduit dans un hameau voisin où ses membres sont retenus prisonniers avant d'être dirigés vers Grenoble. Le 28 juillet, sept autres grands blessés sont exécutés. Deux docteurs et un père jésuite sont fusillés à Grenoble le 10 août ; sept infirmières sont déportées dont l'une d'elles ne reviendra pas.

Au total, les combats du Vercors et la répression qui a suivi ont fait 840 victimes françaises.



■ LES CINQ ETUDIANTS DU LYCEE BUFFON

Le 22 juin 1940, la France signe l'armistice. Le peuple français est désespéré mais surgissent des groupes de résistance qui passent à l'action. La rentrée scolaire s'effectue dans une atmosphère lourde mais, au lycée Buffon comme dans d'autres lycées et facultés, des tracts et des slogans anti-allemands circulent. Un mouvement de résistance se forme chez les enseignants comme chez les élèves. Jean-Marie Arthus (15 ans en 1940), Jacques Baudry (18 ans), Pierre Benoît (15 ans), Pierre Grelot (17 ans) et Lucien Legros (16 ans) constituent un groupe d'amis unis. Ils s'efforcent de faire comprendre à leurs camarades que la guerre n'est pas finie et qu'il faut lutter et combattre contre l'armée d'occupation. Ainsi, le 11 novembre 1940, des lycéens sont présents dans le cortège des étudiants venus fleurir la tombe du Soldat inconnu lors de la manifestation patriotique organisée à l'Arc de Triomphe.

Le groupe s'organise en fondant une petite imprimerie chez l'un d'entre eux pour distribuer des tracts et coller des papillons. En gagnant de l'importance, ceux-ci se donnent des pseudonymes : Marchand, André, Francis, Paul et Jeannot. En même temps, ils détiennent leurs premières armes. Les services des renseignements généraux s'inquiètent sans connaître leur identité. Alors que les réseaux se développent en pratiquant sabotages et attentats, le groupe décide de rejoindre la résistance armée en adhérant aux Francs-tireurs et partisans (FTP).

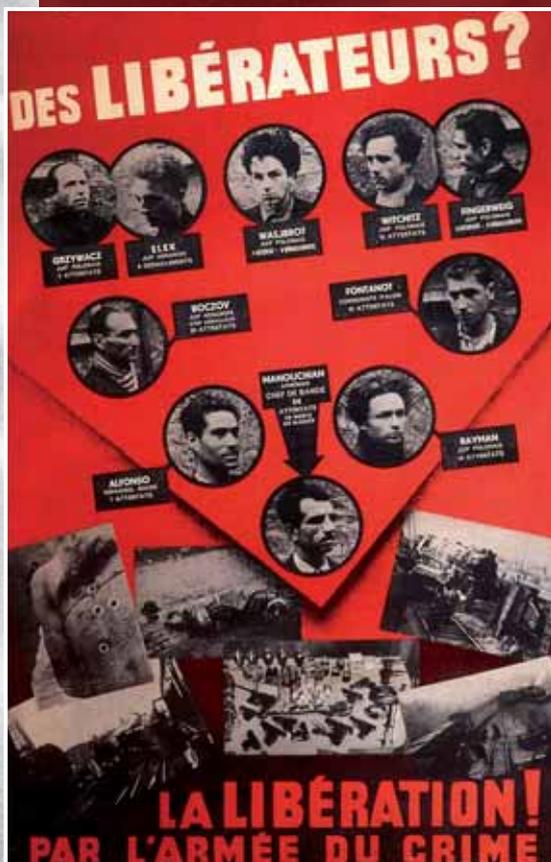
Or, en avril 1942, le professeur Raymond Burgard, fondateur d'un mouvement de résistance, est arrêté à son domicile. Les élèves, mécontents, décident de manifester le jour de la rentrée accompagnés d'adolescents d'autres lycées. Tous chantent la « Marseillaise » et hurlent « Libérez Burgard ». La manifestation terminée, ils décident de partir mais un agent du lycée bloque les sorties et appelle la police. Legros et Benoît sont coincés mais leurs compagnons sont parvenus à s'échapper. Dès lors, Benoît et Legros sont inscrits comme « jeunes gens très dangereux », ils sont contraints de vivre dans la clandestinité. Cela ne les dissuade pas de poursuivre leurs activités mais, au contraire, les encourage à les intensifier. En effet, le groupe bascule dans la lutte armée en participant à des attentats. Les 3 et 4 juin 1942, ils sont arrêtés par la Brigade spéciale des Renseignements généraux sauf Benoît qui réussit à s'échapper. Celui-ci intègre les FTP à Moret-sur-Loing près de Fontainebleau où il participe à des sabotages de voies ferrées, à la désorganisation des convois allemands, à la récupération des tickets de ravitaillement dans les mairies et à des attentats contre les collaborateurs. Il est fiché par les services de police comme « chef terroriste très dangereux », il est recherché dans la France entière. Arrêté par la police française à la gare Saint-Lazare, il est longuement interrogé et torturé pour être ensuite livré à la police militaire secrète de la Wehrmacht où il retrouvera ses compagnons détenus à prison de la Santé avant d'être incarcérés à la prison de Fresnes. Le 15 octobre 1942, ils sont condamnés à mort par un tribunal militaire allemand. Quatre mois plus tard, le 8 février 1943, vers 11 heures du matin, les cinq étudiants sont fusillés au Stand de tir d'Issy-les-Moulineaux dans le 15^e arrondissement de Paris puis leurs corps sont jetés dans la fosse commune du cimetière parisien d'Ivry-sur-Seine.

En 1952, leurs corps sont incinérés et l'urne contenant leurs cendres est placée dans la crypte de la chapelle de la Sorbonne.



Les cinq lycéens de Buffon. En haut, de gauche à droite, Pierre Benoît (15 ans en 1940) et Jacques Baudry (18 ans en 1940) ; au centre, Pierre Grelot (17 ans en 1940) ; en bas, de gauche à droite, Lucien Legros (16 ans en 1940) et Jean-Marie Arthus (15 ans en 1940).





L'Affiche rouge.

■ L'AFFICHE ROUGE

En 1924, le syndicat CGTU met en place la section de la Main-d'œuvre immigrée (MOI) pour accueillir les étrangers en France. Afin de faciliter leur intégration, des associations sportives, culturelles et un service d'entraide voient le jour. Ces structures développent de fortes solidarités. Ces différents groupes constitueront des pépinières de résistants lors de la Seconde Guerre mondiale.

Lorsque le conflit éclate, les étrangers sont nombreux à rejoindre l'armée française, la France libre ou plus tard les maquis de la Résistance. La MOI développe des actes de résistance variés sur le territoire et dans différentes régions, organise ses combattants par groupes de langues. Parmi ces groupes se trouve à Paris celui placé sous l'autorité de Missak Manouchian, un poète arménien. Composé de 23 membres, il pratique la lutte armée dans la capitale française. Les FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans de la Main-d'œuvre immigrée) de Manouchian se font surtout remarquer le 28 septembre 1943 en assassinant le général SS Julius Ritter à Paris. Entre le 10 et le 15 février 1944, les nazis font placarder sur les murs des villes et villages de France, l'« Affiche rouge » qui présente les combattants du groupe Manouchian comme des assassins. Cette propagande grossière se retourne contre ses auteurs et renforce au contraire le sentiment de résistance au sein de la population.

Après un simulacre de procès, le 21 février 1944, 22 des 23 membres arrêtés des FTP-MOI de la région parisienne sont fusillés au Mont-Valérien, leurs corps sont ensuite inhumés au cimetière d'Ivry. Olga Bancic, seule femme du groupe, est transférée en Allemagne. Elle est décapitée à Stuttgart le 10 mai 1944, le jour de ses 32 ans.

Par « la lettre à Méléinée » de Missak Manouchian, par le poème d'Aragon « Strophes pour se souvenir » composé en 1955 et par la chanson de Léo Ferré, « l'Affiche rouge », le souvenir de « ces 23 étrangers et nos frères pourtant » reste ancré dans notre mémoire collective.



LE MONT-VALÉRIEN

Le mont Valérien est une colline culminant à 162 mètres, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, sur les communes de Suresnes, Nanterre et Rueil-Malmaison.

De 1941 à 1944, la forteresse du Mont-Valérien est utilisée par les Allemands comme un lieu d'exécution de résistants et d'otages. Les condamnés sont enfermés dans la chapelle de la Forteresse, ils laissent des graffitis sur les murs avant d'être fusillés dans la clairière située en contrebas. Ils sont plus d'un millier à y périr durant cette période. Parmi « les soutiers de la gloire », quelques personnalités célèbres ont perdu la vie au Mont-Valérien. Gabriel Péri, journaliste résistant, membre du Parti communiste français et Honoré d'Estienne d'Orves, officier de marine français, organisateur d'un réseau de renseignement de la France libre sont quelques-unes d'entre elles. Après les exécutions, les corps des fusillés sont éparpillés anonymement dans plusieurs cimetières d'Ile-de-France afin d'éviter que les sépultures ne deviennent des lieux de rassemblement symbolisant le martyr de la Résistance.

Dès 1945, le site du Mont-Valérien est retenu pour construire un monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale. Une crypte y est aménagée afin de déposer 15 corps de combattants symbolisant les différents aspects des combats pour la Libération. En 1952, un 16ème corps les rejoint en mémoire des combattants en Indochine contre le Japon. Deux années plus tard, une urne contenant les cendres de déportés est placée dans la crypte. Subsiste un dernier caveau qui attend de recevoir la dépouille du dernier Compagnon de la Libération. Devenu président de la République, le général de Gaulle décide de créer un mémorial de la France combattante. Conçu par Félix Brunau, il est inauguré le jour du 20ème anniversaire de l'Appel du 18 juin. Il faut attendre plus de 40 ans pour que soit érigé un monument en bronze dédié aux fusillés du Mont-Valérien. Cette œuvre du sculpteur français Pascal Convert représente une cloche sonnant le rappel de la mémoire. Les noms de tous les martyrs y sont gravés avec la dédicace suivante : «Aux résistants et otages fusillés au Mont-Valérien par les troupes nazies 1941-1944 et à tous ceux qui n'ont pas été identifiés».

Pour le 70ème anniversaire de l'Appel du général de Gaulle, le site du Mont-Valérien est réaménagé et modernisé, il comprend de nouveaux espaces muséographiques.



Fusillade au Mont-Valérien en février 1944.



■ GUY MOQUET (1924-1941)

Guy Môquet est né le 24 avril 1924 à Paris dans une famille de militants communistes. Son père, Prosper Môquet, est engagé dans la vie politique, il est député communiste du 17ème arrondissement de Paris. Le 10 octobre 1939, il est arrêté pour « infraction au décret du 26 septembre 1939 portant dissolution des organisations communistes », il sera déporté avec 35 autres députés en Algérie, au bagne de Maison Carrée. Cet événement renforce l'activité militante de Guy Môquet alors jeune lycéen. Il participe ardemment à la vie des Jeunesses communistes, distribue des tracts et écrit même au président de l'Assemblée nationale pour obtenir la libération de son père. Sur dénonciation, il est arrêté pour ses activités le 13 octobre 1940 à la Gare de l'Est par 3 inspecteurs de la police française de la Brigade spéciale de la répression anticommuniste. Il est interrogé puis incarcéré à la prison de Fresnes.

Le 23 janvier 1941, ses compagnons d'arrestation sont condamnés à des peines de prison alors qu'il est acquitté. Cependant, il est emmené au dépôt de la Préfecture de police de Paris où il reste jusqu'au 10 février 1941. Durant sa détention, « le bureau des internés » enquête sur son appartenance aux Jeunesses communistes. Guy Môquet est interné à la maison d'arrêt de la Santé puis le 27 février à la prison de Clairvaux dans l'Aube. Finalement, il est emmené au camp de Choisel à Châteaubriant avec d'autres militants communistes dans la baraque 10, celle des jeunes, où il se lie d'amitié avec de nombreux camarades.

L'événement du 20 octobre va précipiter le destin de Guy. En effet, trois résistants communistes, Marcel Bourdarias, Gilbert Brustlein, Spartaco Guiso, assassinent à Nantes le Feldkommandant Karl Hotz, commandant des troupes d'occupation de la Loire-Inférieure. En guise de représailles, les Allemands décident de faire exécuter 50 otages, 23 à Nantes et 27 à Paris. Le lendemain, Guy Môquet écrit une dernière lettre à sa famille et à Odette sa petite amie internée dans la baraque des femmes. Il grave même sur l'une des planches de sa baraque l'inscription suivante : « Les copains qui restez, soyez dignes de nous. Les 27 qui vont mourir ». Il tombe avec ses compagnons sous les balles de l'occupant dans la clairière de Châteaubriant. Il avait 17 ans. Enterré au cimetière du Père Lachaise, Guy Môquet devient, après la guerre et à titre posthume, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre et de la médaille de la Résistance.

Aujourd'hui, il est devenu l'un des symboles des martyrs de la Résistance. Son souvenir, à l'instar de ses camarades d'infortune, est commémoré tous les 22 octobre dans les lycées français où les élèves prennent connaissance de sa brève vie et de sa dernière lettre.



Guy Môquet à l'âge de 17 ans. Dessin de Manon Fournier.





Le Conseil national de la Résistance à la Libération, sous la présidence de Georges Bidault.

■ LE PROGRAMME DU CONSEIL NATIONAL DE LA RESISTANCE (CNR)

Le 1er janvier 1942, Jean Moulin devient le représentant du général de Gaulle afin d'unifier l'ensemble des mouvements de Résistance. Dix-sept mois plus tard, le 27 mai 1943, il préside la première réunion du Conseil national de la Résistance (CNR) qui se tient 48, rue du Four à Paris. Les représentants de huit grands mouvements de Résistance, de deux grands syndicats d'avant-guerre (CGT et CFDT) et des six principaux partis politiques de la Troisième République y reconnaissent le général de Gaulle comme le futur chef du gouvernement français. Après l'arrestation de Jean Moulin le 21 juin à Caluire et sa mort le 8 juillet 1943, Georges Bidault devient le président du CNR. Il charge un Comité général d'étude de préparer une plate-forme politique pour la France d'après la Libération.

Le 15 mars 1944, après plusieurs mois de négociations, est défini et adopté à l'unanimité le programme du CNR qui comprend deux axes : un plan d'action immédiate et des mesures à appliquer dès la Libération du territoire.

Le plan d'action immédiate concerne l'action de la Résistance intérieure française à mener dans la perspective de la Libération du territoire. Il prévoit de harceler les troupes ennemies et de préparer l'insurrection.

Les mesures à appliquer dès la Libération du pays sont une sorte de programme de gouvernement afin d'instaurer un ordre social plus juste après l'épuration de tous ceux qui ont pactisé avec l'ennemi.

Si le programme du CNR souhaite au plus vite le rétablissement de la démocratie, du suffrage universel et de la liberté de la presse, il veut aussi instaurer une véritable démocratie économique et sociale séparant les grandes féodalités financières de la direction de l'économie. Surtout, avec la création de la Sécurité sociale, il souhaite bâtir une société digne, solidaire et humaniste.

Les actions du CNR constituent encore aujourd'hui une partie de nos acquis sociaux, elles reflètent le combat des résistants pour une France plus juste, elles représentent les valeurs de la Résistance.



LES TEXTES DE GILLES ROUMIEUX

■ LES CINQ ELEVES DU COLLEGE RACINE

Dans le cadre d'un atelier mémoire, cinq élèves de cinquième du collège Racine d'Alès ont réalisé une exposition commémorant le cinquantième anniversaire du Concours national de la Résistance et de la Déportation.

Par des moyens d'expression variés aussi bien artistiques avec les toiles d'Hugo, les dessins de Manon et de Samuel, que littéraires, avec les textes d'Aymane précisant le contexte historique, les poésies de Jeanne, la lettre d'une fusillée et une réflexion sur Sophie Scholl rédigées par Manon, des enfants âgés seulement de douze ans ont fait leurs premiers pas dans la Résistance sur le thème de la répression. Ils y ont puisé une force, un courage leur donnant l'énergie nécessaire pour réaliser des productions alliant originalité, qualité et sensibilité.

Les réalisations graphiques l'ont été à partir de modèles, les textes à partir d'une documentation fournie par le professeur. Les écrits ont été corrigés et parfois retouchés afin de donner une unité à un ensemble approuvé par tous les membres du groupe.

Cette exposition novatrice mêlant mémoires locale et nationale est une réflexion profonde sur l'héritage et la transmission des valeurs de la Résistance pour tous les publics et tous les âges. Elle est un des moyens de rendre hommage à toutes celles et tous ceux qui ont lutté, souffert et sont morts pour notre liberté ; elle est aussi l'occasion d'honorer toutes celles et tous ceux qui viennent témoigner sans relâche dans les écoles, les collèges et les lycées pour construire des citoyens responsables.

Les cinq élèves du collège Racine se sont épanouis à travers cet atelier. Ils éprouvent une sincère admiration pour le courage et la noblesse de l'attitude des résistants dans une période sombre de notre Histoire, ils sont aussi reconnaissants pour leurs actions au service d'une France qu'ils ont voulu généreuse et fraternelle. Les sacrifices n'ont pas été vains, les graines de l'espoir et de l'optimisme ont été semées, elles ont germé dans de nombreux esprits et parfois dans de très jeunes. Que la définition de la Résistance de Manon Fournier âgée de douze ans, dont le père est français et la mère allemande, vous accompagne symboliquement dans votre réflexion personnelle en visitant l'exposition :

« Résister, c'est lutter pour quelque chose que l'on considère juste, lutter pour sa liberté et celle des autres, s'opposer aux personnes que l'on estime comme des individus souhaitant le mal. Résister, c'est lutter malgré les risques, pour un monde plus juste qui puisse plaire à tous. »

Gilles Roumieux, professeur d'histoire au collège Jean Racine d'Alès et organisateur de l'atelier mémoire, adresse ses plus chaleureux remerciements aux élèves qui ont réalisé un travail remarquable et à leurs parents qui ont adhéré à ce projet.

Il remercie aussi l'ONAC (Office national des Anciens Combattants), le CADIR (Comité des Associations des déportés internés résistants) et le collège Racine pour leur généreuse participation au financement de l'exposition.

Il veut aussi remercier tout particulièrement Madame Jacqueline Vigne sans qui rien n'aurait été possible, Madame Martinez directrice de l'ONAC et Monsieur Roure principal du collège Racine pour leur précieux soutien, Madame Spiler et Laure Albaric pour la relecture des textes et tous ceux qui, de près ou de loin, ont manifesté de l'intérêt pour cette initiative.



Aymane Rahhou



Samuel Bréard



Manon Fournier



Jeanne Sibile



Hugo Bernard

Ce que résister veut dire

Résister c'est refuser
Pour renverser les armes
Un choix spontané
Qui jaillit de l'âme

Résister c'est se battre
Contre l'intolérable
Obéir à sa conscience
Pour défendre ce qui est juste

Résister c'est avancer
Pour ne rien regretter
Continuer à lutter
Pour la liberté, l'égalité et la fraternité

Résister c'est vivre
Rester debout
Ne jamais abdiquer
Préserver sa dignité

Gilles Roumieux



LE TEXTE DE PIERRE BROSSOLETTE

Les soutiers de la gloire

« À côté de vous, parmi vous, sans que vous le sachiez, toujours luttent et meurent des hommes - mes frères d'armes - les hommes du combat souterrain pour la libération. Ces hommes, je voudrais que nous les saluions ce soir ensemble. Tués, blessés, fusillés, arrêtés, torturés ; chassés toujours de leur foyer ; coupés souvent de leur famille ; combattants d'autant plus émouvants qu'ils n'ont point d'uniformes ni d'étendards, régiment sans drapeau dont les sacrifices et les batailles ne s'inscriront point en lettres d'or dans le frémissement de la soie mais seulement dans la mémoire fraternelle et déchirée de ceux qui survivront ; saluez-les ! La gloire est comme ces navires où l'on ne meurt pas seulement à ciel ouvert mais aussi dans l'obscurité pathétique des cales. C'est ainsi que luttent et que meurent les hommes du combat souterrain de la France.

Saluez-les, Français ! Ce sont les soutiers de la gloire. »

Pierre Brossolette,
à la BBC, le 22 septembre 1942.



ANNEXES : LES TEXTES DES AFFICHES HISTORIQUES

LES CINQ ELEVES DU COLLEGE RACINE

Dans le cadre d'un atelier mémoire, cinq élèves de cinquième du collège Racine d'Alès ont réalisé une exposition commémorant le cinquantième anniversaire du Concours national de la Résistance et de la Déportation.

Par des moyens d'expression variés aussi bien artistiques avec les toiles d'Hugo, les dessins de Manon et de Samuel, que littéraires, avec les textes d'Aymane précisant le contexte historique, les poésies de Jeanne, la lettre d'une fusillée et une réflexion sur Sophie Scholl rédigées par Manon, des enfants âgés seulement de douze ans ont fait leurs premiers pas dans la Résistance sur le thème de la répression. Ils y ont puisé une force, un courage leur donnant l'énergie nécessaire pour réaliser des productions alliant originalité, qualité et sensibilité.

Les réalisations graphiques l'ont été à partir de modèles, les textes à partir d'une documentation fournie par le professeur. Les écrits ont été corrigés et parfois retouchés afin de donner une unité à un ensemble approuvé par tous les membres du groupe.

Cette exposition novatrice mêlant mémoires locale et nationale est une réflexion profonde sur l'héritage et la transmission des valeurs de la Résistance pour tous les publics et tous les âges. Elle est un des moyens de rendre hommage à toutes celles et tous ceux qui ont lutté, souffert et sont morts pour notre liberté ; elle est aussi l'occasion d'honorer toutes celles et tous ceux qui viennent témoigner sans relâche dans les écoles, les collèges et les lycées pour construire des citoyens responsables.

Les cinq élèves du collège Racine se sont épanouis à travers cet atelier. Ils éprouvent une sincère admiration pour le courage et la noblesse de l'attitude des résistants dans une période sombre de notre Histoire, ils sont aussi reconnaissants pour leurs actions au service d'une France qu'ils ont voulu généreuse et fraternelle. Les sacrifices n'ont pas été vains, les graines de l'espoir et de l'optimisme ont été semées, elles ont germé dans de nombreux esprits et parfois dans de très jeunes. Que la définition de la Résistance de Manon Fournier âgée de douze ans, dont le père est français et la mère allemande, vous accompagne symboliquement dans votre réflexion personnelle en visitant l'exposition :

« Résister, c'est lutter pour quelque chose que l'on considère juste, lutter pour sa liberté et celle des autres, s'opposer aux personnes que l'on estime comme des individus souhaitant le mal. Résister, c'est lutter malgré les risques, pour un monde plus juste qui puisse plaire à tous. »

JEAN MOULIN (1899-1943)

Jean Moulin est né à Béziers en 1899, il est préfet d'Eure-et-Loir en 1939 à Chartres.

Il est arrêté en juin 1940 par les Allemands après avoir refusé de signer un document accusant à tort des tirailleurs sénégalais de l'armée française d'avoir commis des atrocités envers des civils, en réalité victimes de bombardements allemands. Il est enfermé et, durant la nuit, se tranche la gorge avec un tesson de verre de peur de céder devant la torture. Retrouvé dans un bain de sang, il est soigné mais garde toujours une cicatrice qu'il cache avec une écharpe.

En novembre 1940, il se rallie au général de Gaulle qui le nomme son représentant sur le territoire français occupé. Son intelligence et ses compétences lui permettent de fonder le Conseil national de la Résistance (CNR) le 27 mai 1943 et d'unifier la Résistance autour d'un seul chef, l'homme du 18 juin. Après l'arrestation à Paris du général Delestraint alias Vidal, chef de l'Armée secrète (AS), il décide d'organiser le 21 juin 1943 à Caluire-et-Cuire (Rhône), dans la maison du docteur Dugoujon, une réunion avec des chefs de la Résistance afin de procéder au remplacement de Vidal. Arrêtés, sans doute trahis par l'un d'entre eux, ils sont emprisonnés au Fort Montluc à Lyon où ils sont interrogés durement pendant plusieurs jours dans les locaux de la Gestapo par Klaus Barbie. Jean Moulin dont le rôle dans la Résistance a été identifié, est ensuite transféré à Paris. Il est encore sauvagement torturé sans parler ni livrer un nom, lui qui les connaissait tous. Dans un état physique critique, il rend l'âme à Metz pendant son transfert en train vers Berlin le 8 juillet 1943. Ses cendres présumées sont déposées au Panthéon en décembre 1964.

LE PUIITS DE CELAS

Le puits de Célas est un ancien puits de mine de lignite désaffecté de la commune de Servas depuis 1933. C'est aujourd'hui le lieu emblématique de la répression de la résistance gardoise.

Après une vague d'arrestations, alors que les Alliés sont prêts à débarquer, des résistants sont conduits à la prison alésienne du Fort Vauban où ils sont torturés par des Waffen-SS. Acheminés en différents convois sur le site du puits de Célas, entre le 9 juin et le 12 juillet 1944, ils sont exécutés par balles et leurs cadavres sont ensuite précipités dans le puits de 130 mètres de profondeur.

Après la libération d'Alès, le 12 septembre 1944, le sous-préfet apprend par le service de renseignement des FFI-FTPF (Forces françaises de l'intérieur et des Francs-tireurs et partisans français) l'existence d'un charnier à Servas. La police ouvre une enquête et recueille différentes dépositions. Des riverains du puits désaffecté ont été témoins des atrocités perpétrées.

Les 31 corps, ceux de 29 résistants et de 2 miliciens, sont remontés par un spéléologue marseillais renommé. Ils sont ensuite identifiés, non sans mal, par trois docteurs et une infirmière.

Le 18 septembre 1944, les funérailles solennelles des martyrs du puits de Célas ont lieu au cimetière d'Alès devant 25 000 personnes. Ils reposent aujourd'hui en paix près du collège Racine où je suis scolarisé.

En 1972, 28 ans après les faits, un mémorial fut édifié à l'initiative du Comité d'Union de la Résistance alésienne, puis rénové à l'aide du Conseil général du Gard. Il se compose d'un chevalement, d'une crypte abritant une fresque de Nasim Wertel et de la liste des victimes gravée sur une plaque de marbre.

Chaque année, le premier dimanche d'octobre, se réunissent des membres d'associations de la Résistance entourés de personnalités politiques locales et de scolaires pour commémorer cet événement tragique et prolonger le souvenir de ces hommes et femmes qui sont morts d'avoir trop aimé et défendu la liberté.

JEAN ROBERT (1917-1943) ET VINCENT FAÏTA (1923-1943)

Le 29 mars 1943, la section spéciale de la cour d'Appel de Nîmes juge à huis clos Jean Casazza, Fernand Chabert, Vincent Faïta, André Morel, Jean Robert et Louise Sauze pour activité communiste et menées antinationales.

Vincent Faïta est accusé d'avoir blessé un agent de sûreté, d'avoir porté illégalement une arme à feu en vue d'une activité communiste, d'avoir fait usage d'un sceau de la mairie de Lyon 1^{er} arrondissement et d'avoir exercé une activité interdite en vue de propager les mots d'ordre de la III^e Internationale.

Les motifs retenus contre Jean Robert sont des attentats terroristes sur les voies ferrées Montpellier-Nîmes et Nîmes-Alès, la propagation des mots d'ordre de la III^e Internationale communiste, la destruction d'un pont tournant du dépôt de machines de la gare des Arènes et activité antinationale.

Après seulement une journée d'audience, le verdict est tombé. Jean Robert et Vincent Faïta sont condamnés à mort ; les autres accusés, à la réclusion à perpétuité.

Dès la sentence prononcée par un tribunal français, Maître Delran, avocat de Jean Robert, et maître Bedos, avocat de Vincent Faïta, rédigent un télégramme demandant une audience au maréchal Pétain, le chef de l'Etat français, pour un recours en grâce. Ils n'ont jamais reçu de réponse.

Le 22 avril à l'aube, Jean Robert et Vincent Faïta sont guillotins dans la cour de la maison d'arrêt de Nîmes. Ils chantent La Marseillaise avant de monter à l'échafaud. Jean Robert passe le premier à la guillotine en criant « Vive la France ». Vincent Faïta lui succède en criant « Vive le Parti communiste ».

Quelques jours plus tard, l'entrepreneur de maçonnerie Valentin Panattoni, un résistant, érige deux stèles pour leur rendre hommage. Malgré les risques, elles sont régulièrement fleuries par les partisans de l'honneur.

Quant aux autres accusés, ils sont livrés aux Allemands puis déportés à Dachau.

LES PENDUS DE NIMES

Les opérations de la fin février 1944 menées par les Waffen SS du général Bittrich contre les maquis cévenols n'ayant rien donné, les nazis recourent à la méthode de la prise d'otages. Ils arrêtent arbitrairement quinze personnes puis les enferment à l'école de la Croix-de-Fer à Nîmes.

Le 2 mars, ils les font monter dans un camion pour entamer un « tour de ville » macabre. Ils marquent trois arrêts.

Un premier arrêt au pont de chemin de fer de la route d'Uzès. La corde au cou, cinq prisonniers sont précipités dans le vide. Lors de la chute des corps, une corde se rompt. L'homme est remonté sur le pont et à nouveau précipité. La corde casse une nouvelle fois. L'otage est alors achevé.

Un deuxième arrêt a lieu au viaduc de la route de Beaucaire où cinq hommes martyrisés subissent le même sort.

Enfin, un dernier arrêt se produit route de Montpellier où cinq hommes sont pendus aux arbres avec au cou une pancarte sur laquelle on peut lire : « Ainsi seront traités les terroristes français ».

Les passants sont obligés d'assister aux exécutions. Les corps des pendus restent exposés pendant 48 heures avant d'être inhumés dans une fosse. Le 14 septembre, des prisonniers allemands exhument les dépouilles pour les déplacer dans le carré des militaires morts pour la France.

En juin 1953, le tribunal militaire de Marseille juge Wilhem Bittrich et son supérieur Ernst Gutmann qui sont condamnés respectivement à 5 ans de réclusion et à 20 ans de travaux forcés.

LE CAMP DU STRUTHOF

Struthof est le nom d'un lieu-dit situé à 800 mètres d'altitude près du village alsacien Natzwiller, en allemand Natzweiler, à environ 60 km de Strasbourg.

Le camp de concentration de Struthof-Natzweiler où des milliers de résistants politiques sont majoritairement morts d'épuisement suite à des maladies, aux mauvais traitements, au manque de soins, aux privations ou aux travaux exténuants. Tel était le destin de ces déportés sur l'unique camp de concentration établi sur ce territoire français annexé au Reich.

La création de ce camp est décidée par les nazis à partir de septembre 1940 en raison de la proximité d'une carrière de granit rose. Sa construction commence le 21 mai 1941 avec l'arrivée de 300 détenus en majorité allemands du camp de Sachsenhausen situé à 30 km de Berlin. Les matériaux nécessaires ont été acheminés par des déportés depuis l'hôtel se situant beaucoup plus bas. Les convois de déportés arrivaient en gare de Rothau, puis ils devaient gravir les 8 km qui séparaient la gare du camp.

Le camp, d'une superficie de 4,5 hectares, est composé de 17 baraques et d'une chambre à gaz, utilisée ponctuellement pour des expériences censées être scientifiques. Elles étaient pratiquées par des médecins nazis.

Le camp était d'abord occupé par des Allemands puis par des déportés de 30 nationalités. Des Français, les généraux Delestraint, Frère et Jouffrault, des Néerlandais, des Norvégiens, des Polonais, des Slovènes avec l'écrivain Boris Pahor, des Soviétiques, des Européens résistant au nazisme seront réduits en esclavage dans ce bain alsacien.

Le camp a été libéré le 23 novembre 1944 par la 6^{ème} armée américaine peu après son évacuation par les SS au début du mois de septembre 1944.

Au total, sur 52 000 déportés immatriculés au camp du Struthof, 20 000 périront.

LE PLATEAU DES GLIÈRES

Le plateau des Glières se situe en Haute-Savoie près d'Annecy à 1 400 mètres d'altitude, il est le premier grand maquis de France à avoir affronté les Allemands.

En janvier 1944, face aux actions de la Résistance en Haute-Savoie, le gouvernement de Vichy met la zone en état de siège grâce aux gardes mobiles de réserve de la police de Vichy (GMR) et proclame la loi martiale. Pendant ce temps, Londres accepte d'envoyer sur les lieux d'importants largages d'armes pour équiper au minimum 2 000 maquisards en vue du débarquement. Ils sont bientôt rejoints par deux groupes de Francs-tireurs et partisans français (FTPF), environ quatre-vingts hommes qui veulent aussi des armes, et par une cinquantaine de républicains espagnols réfugiés.

Le 31 janvier 1944, le lieutenant Tom Morel, nommé chef des maquis de l'Armée secrète pour ses qualités de meneur d'hommes, ordonne à 120 maquisards encadrés par une poignée d'officiers et de sous-officiers du 27^{ème} bataillon de chasseurs alpins de prendre place sur le plateau des Glières, terrain idéal de parachutage.

Dès le début de février, les forces de Vichy entourent le plateau qui renforce ses défenses. L'effectif du « Bataillon des Glières » augmente et fait le serment de « vivre libre ou mourir ». Mais Tom Morel est assassiné le 10 mars 1944 lors d'un combat contre les GMR pour libérer un médecin maquisard à Entremont. Le lendemain, les maquisards obtiennent toutes les armes demandées. Le 12 mars, le plateau reçoit 120 hommes en renfort mais il faudra plusieurs jours pour dégager les containers d'armes ensevelis sous la neige. Par ailleurs, débutent les missions de repérage de l'aviation allemande et ses premiers mitraillages.

Le 18 mars, le capitaine Maurice Anjot remplace le lieutenant Tom Morel au moment où il faut affronter les Allemands. Il dispose de 460 hommes qu'il répartit en 4 compagnies. Le 23 mars, 7 000 soldats de la 157^{ème} division alpine de la Wehrmacht prennent position au pied du plateau et son arsenal soumet la défense des Glières à des bombardements intenses alors que la Milice augmente la pression. Durant toutes ces attaques, la nuit du 26 mars, Maurice Anjot jugeant la situation critique, mais estimant que l'honneur de la Résistance est sauf, donne l'ordre d'abandon général après que le « Bataillon des Glières » ait livré à l'armée allemande le premier combat d'envergure sur le territoire français. Plus que la défaite des armes, c'est « la victoire des âmes » que Maurice Schuman diffuse sur les ondes de Radio Londres.

En dépit de la répression menée par les forces de Vichy et la Gestapo, les maquis se reforment pour poursuivre le combat. Le 1^{er} août, le plateau des Glières reçoit de nouvelles armes permettant aux maquisards de pousser à la capitulation toutes les forces allemandes du département. La Haute-Savoie est le premier département français entièrement libéré par la Résistance.

Au total, 129 maquisards ainsi que 20 habitants des vallées perdent la vie dans ces combats et durant la répression qui suivit. Une partie d'entre eux est enterrée à la nécropole nationale de Morette.

Depuis 1973, un monument du sculpteur français Gilioli se trouve au centre du plateau à proximité du premier lieu de sépulture de Tom Morel. Il est en forme de V, il porte un large disque en position instable, qui représente le soleil et rappelle que la liberté n'est jamais acquise et la vigilance toujours de rigueur.

LE MAQUIS DU VERCORS

Pendant l'hiver 1942-1943, l'instauration du Service du Travail Obligatoire (STO) conduit les jeunes gens refusant d'aller travailler en Allemagne, à se cacher dans des zones inaccessibles, les maquis. Alors que les premiers camps de maquisards dirigés par des officiers et la résistance locale prennent en charge les réfractaires, un architecte Pierre Dalloz conçoit, en 1943, un plan stratégique consistant à utiliser la forteresse naturelle du plateau du Vercors, comme base d'accueil d'éléments aéroportés alliés qui, agissant sur Grenoble et Valence, couperaient la retraite allemande au moment de la libération du territoire. Ce plan, accepté par les services français de Londres, est baptisé plan « Montagnards ». Après le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944, le maquis du Vercors voit affluer des centaines de volontaires qui sont placés sous le commandement du lieutenant-colonel Huet, chef militaire du Vercors. Ils attendent l'exécution du plan « Montagnards » et demandent l'envoi de troupes aéroportées. Le plan « Montagnards » ne sera jamais appliqué ; il va même tragiquement s'inverser, les maquisards, assaillants potentiels, devenant des assiégés pris au piège.

Le 14 juillet, après le parachutage de plus d'un millier de containers par les Alliés, l'aviation allemande pilonne en représailles le village de Vassieux-en-Vercors. Les bombardements se poursuivent jusqu'au 21 juillet 1944, date à laquelle les troupes ennemies passent à l'offensive et se dirigent vers le plateau. 400 parachutistes S.S, à bord de vingt planeurs, se posent par surprise à Vassieux-en-Vercors qu'ils saccagent. Ils torturent les civils qui n'ont pu s'enfuir et les FFI (Forces françaises de l'intérieur) qu'ils arrêtent. 82 habitants et 120 combattants sont ainsi massacrés à l'intérieur ou aux alentours de Vassieux-en-Vercors dont il ne reste que des décombres.

Pendant plusieurs jours encore, la répression s'intensifie. Le 25 juillet 1944, les soldats allemands rassemblent la population de la Chapelle-en-Vercors et prennent 16 jeunes gens en otage. Le soir même, alors que le village est incendié, ces garçons sont exécutés dans la cour d'une ferme. Deux jours plus tard, le 27 juillet, les Allemands pénètrent sous le vaste

porche de la grotte de la Luire qui sert d'hôpital de repli aux blessés graves du maquis. Ils constituent deux groupes : le premier comprenant les grands blessés et une infirmière. Les blessés sont emmenés sur le terre-plein en contrebas de la grotte puis exécutés. Leurs corps sont jetés ensuite dans le ruisseau. Le second groupe composé des blessés légers et du personnel médical est conduit dans un hameau voisin où ses membres sont retenus prisonniers avant d'être dirigés vers Grenoble. Le 28 juillet, sept autres grands blessés sont exécutés. Deux docteurs et un père jésuite sont fusillés à Grenoble le 10 août ; sept infirmières sont déportées dont l'une d'elles ne reviendra pas.

Au total, les combats du Vercors et la répression qui a suivi ont fait 840 victimes françaises.

GUY MOQUET (1924-1941)

Guy Môquet est né le 24 avril 1924 à Paris dans une famille de militants communistes. Son père, Prosper Môquet, est engagé dans la vie politique, il est député communiste du 17^{ème} arrondissement de Paris. Le 10 octobre 1939, il est arrêté pour « infraction au décret du 26 septembre 1939 portant dissolution des organisations communistes », il sera déporté avec 35 autres députés en Algérie, au bagne de Maison Carrée. Cet événement renforce l'activité militante de Guy Môquet alors jeune lycéen. Il participe ardemment à la vie des Jeunesses communistes, distribue des tracts et écrit même au président de l'Assemblée nationale pour obtenir la libération de son père. Sur dénonciation, il est arrêté pour ses activités le 13 octobre 1940 à la Gare de l'Est par 3 inspecteurs de la police française de la Brigade spéciale de la répression anticommuniste. Il est interrogé puis incarcéré à la prison de Fresnes.

Le 23 janvier 1941, ses compagnons d'arrestation sont condamnés à des peines de prison alors qu'il est acquitté. Cependant, il est emmené au dépôt de la Préfecture de police de Paris où il reste jusqu'au 10 février 1941. Durant sa détention, « le bureau des internés » enquête sur son appartenance aux Jeunesses communistes. Guy Môquet est interné à la maison d'arrêt de la Santé puis le 27 février à la prison de Clairvaux dans l'Aube. Finalement, il est emmené au camp de Choisel à Châteaubriant avec d'autres militants communistes dans la baraque 10, celle des jeunes, où il se lie d'amitié avec de nombreux camarades.

L'événement du 20 octobre va précipiter le destin de Guy. En effet, trois résistants communistes, Marcel Bourdarias, Gilbert Brustlein, Spartaco Guisico, assassinent à Nantes le Feldkommandant Karl Hotz, commandant des troupes d'occupation de la Loire-Inférieure. En guise de représailles, les Allemands décident de faire exécuter 50 otages, 23 à Nantes et 27 à Paris. Le lendemain, Guy Môquet écrit une dernière lettre à sa famille et à Odette sa petite amie internée dans la baraque des femmes. Il grave même sur l'une des planches de sa

baraque l'inscription suivante : « Les copains qui restez, soyez dignes de nous. Les 27 qui vont mourir ». Il tombe avec ses compagnons sous les balles de l'occupant dans la clairière de Châteaubriant. Il avait 17 ans. Enterré au cimetière du Père Lachaise, Guy Môquet devient, après la guerre et à titre posthume, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre et de la médaille de la Résistance.

Aujourd'hui, il est devenu l'un des symboles des martyrs de la Résistance. Son souvenir, à l'instar de ses camarades d'infortune, est commémoré tous les 22 octobre dans les lycées français où les élèves prennent connaissance de sa brève vie et de sa dernière lettre.

LES CINQ ETUDIANTS DU LYCEE BUFFON

Le 22 juin 1940, la France signe l'armistice. Le peuple français est désemparé mais surgissent des groupes de résistance qui passent à l'action. La rentrée scolaire s'effectue dans une atmosphère lourde mais, au lycée Buffon comme dans d'autres lycées et facultés, des tracts et des slogans anti-allemands circulent. Un mouvement de résistance se forme chez les enseignants comme chez les élèves. Jean-Marie Arthus (15 ans en 1940), Jacques Baudry (18 ans), Pierre Benoît (15 ans), Pierre Grelot (17 ans) et Lucien Legros (16 ans) constituent un groupe d'amis unis. Ils s'efforcent de faire comprendre à leurs camarades que la guerre n'est pas finie et qu'il faut lutter et combattre contre l'armée d'occupation. Ainsi, le 11 novembre 1940, des lycéens sont présents dans le cortège des étudiants venus fleurir la tombe du Soldat inconnu lors de la manifestation patriotique organisée à l'Arc de Triomphe.

Le groupe s'organise en fondant une petite imprimerie chez l'un d'entre eux pour distribuer des tracts et coller des papillons. En gagnant de l'importance, ceux-ci se donnent des pseudonymes : Marchand, André, Francis, Paul et Jeannot. En même temps, ils détiennent leurs premières armes. Les services des renseignements généraux s'inquiètent sans connaître leur identité. Alors que les réseaux se développent en pratiquant sabotages et attentats, le groupe décide de rejoindre la résistance armée en adhérant aux Francs-tireurs et partisans (FTP).

Or, en avril 1942, le professeur Raymond Burgard, fondateur d'un mouvement de résistance, est arrêté à son domicile. Les élèves, mécontents, décident de manifester le jour de la rentrée accompagnés d'adolescents d'autres lycées. Tous chantent la « Marseillaise » et hurlent « Libérez Burgard ». La manifestation terminée, ils décident de partir mais un agent du lycée bloque les sorties et appelle la police. Legros et Benoît sont coincés mais leurs compagnons sont parvenus à s'échapper. Dès lors, Benoît et Legros sont inscrits comme « jeunes gens très dangereux », ils sont contraints de vivre dans la clandestinité. Cela ne les dissuade pas de poursuivre leurs activités mais, au contraire, les encourage à les intensifier. En effet, le groupe bascule dans la lutte armée en participant à des attentats. Les 3 et 4 juin 1942, ils sont arrêtés par la Brigade spéciale des Renseignements généraux sauf Benoît qui

réussit à s'échapper. Celui-ci intègre les FTP à Moret-sur-Loing près de Fontainebleau où il participe à des sabotages de voies ferrées, à la désorganisation des convois allemands, à la récupération des tickets de ravitaillement dans les mairies et à des attentats contre les collaborateurs. Il est fiché par les services de police comme « chef terroriste très dangereux », il est recherché dans la France entière. Arrêté par la police française à la gare Saint-Lazare, il est longuement interrogé et torturé pour être ensuite livré à la police militaire secrète de la Wehrmacht où il retrouvera ses compagnons détenus à prison de la Santé avant d'être incarcérés à la prison de Fresnes. Le 15 octobre 1942, ils sont condamnés à mort par un tribunal militaire allemand. Quatre mois plus tard, le 8 février 1943, vers 11 heures du matin, les cinq étudiants sont fusillés au Stand de tir d'Issy-les-Moulineaux dans le 15^{ème} arrondissement de Paris puis leurs corps sont jetés dans la fosse commune du cimetière parisien d'Ivry-sur-Seine.

En 1952, leurs corps sont incinérés et l'urne contenant leurs cendres est placée dans la crypte de la chapelle de la Sorbonne.

SOPHIE SCHOLL (1921-1943) ET LA ROSE BLANCHE

Sophie Scholl est une jeune fille allemande de confession protestante. Quand les nazis parviennent au pouvoir, Sophie est encore très jeune mais elle découvre rapidement la perversité de ce régime. Elle grandit en ayant conscience de ce qui se passe autour d'elle et y prend garde. Malgré les atrocités se déroulant autour d'elle, Sophie garde la tête droite et continue ses études. Quand Hitler interdit les livres des auteurs juifs et communistes, elle en conserve quelques-uns. Surtout ceux de ses philosophes préférés pour pouvoir s'y réfugier de temps à autre. Après un travail acharné, Sophie peut enfin accéder à l'Université où elle retrouvera son frère. Un énorme poids quitte ses épaules. Elle aurait pu vivre une vie simple, sans soucis car elle n'était ni juive ni étrangère. Mais elle décide, dans un élan de courage et de force, de rejoindre la Rose blanche, un groupe de résistants dirigé par son frère. A ce moment-là, elle connaît bien les risques qu'elle prend, elle sait que si elle est arrêtée, elle a très peu de chance de rester en vie, elle sait aussi qu'elle ne fait pas cela que pour elle et que la liberté, la dignité et la vie de millions de personnes pourront peut-être, avec chance, être sauvées. Après avoir distribué de nombreux tracts au sein de la Rose blanche, Sophie et son frère se font malheureusement arrêter. Pendant les interrogatoires, elle se tient toujours droite et même quand on lui annonce sa condamnation, elle reste d'une confiance inébranlable. Elle et son frère peuvent adresser quelques mots à leurs parents tout en restant pleins de courage et toujours très dignes sans cesser de sourire. Toute la prison est bouleversée et attristée par leurs condamnations à mort, ils les soutiennent tous. Ils peuvent se retrouver une dernière fois et ce moment prend une grande importance pour eux. Quand Sophie s'approche du bourreau, elle est droite, calme, aucune larme ne coule sur son visage,

elle est sereine, fière d'avoir combattu pour son pays, pas un seul regret ni aucun remords, elle peut partir en paix. Puis c'est au tour de son frère, lui aussi se tient droit et au dernier moment, de toutes ses forces, il crie un nouvel appel à la liberté. Les arrestations de tous leurs amis suivent les leurs, elles laissent elles aussi un grand vide au cœur de chacun.

Mais, même après leur mort, ils lèguent un message que jamais personne n'oubliera et que même le temps ne parviendra pas à effacer, un message de liberté, de dignité, de respect, d'espoir et d'amitié.

L'AFFICHE ROUGE

En 1924, le syndicat CGTU met en place la section de la Main-d'œuvre immigrée (MOI) pour accueillir les étrangers en France. Afin de faciliter leur intégration, des associations sportives, culturelles et un service d'entraide voient le jour. Ces structures développent de fortes solidarités. Ces différents groupes constitueront des pépinières de résistants lors de la Seconde Guerre mondiale.

Lorsque le conflit éclate, les étrangers sont nombreux à rejoindre l'armée française, la France libre ou plus tard les maquis de la Résistance. La MOI développe des actes de résistance variés sur le territoire et dans différentes régions, organise ses combattants par groupes de langues. Parmi ces groupes se trouve à Paris celui placé sous l'autorité de Missak Manouchian, un poète arménien. Composé de 23 membres, il pratique la lutte armée dans la capitale française. Les FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans de la Main-d'œuvre immigrée) de Manouchian se font surtout remarquer le 28 septembre 1943 en assassinant le général SS Julius Ritter à Paris. Entre le 10 et le 15 février 1944, les nazis font placarder sur les murs des villes et villages de France, l'« Affiche rouge » qui présente les combattants du groupe Manouchian comme des assassins. Cette propagande grossière se retourne contre ses auteurs et renforce au contraire le sentiment de résistance au sein de la population.

Après un simulacre de procès, le 21 février 1944, 22 des 23 membres arrêtés des FTP-MOI de la région parisienne sont fusillés au Mont-Valérien, leurs corps sont ensuite inhumés au cimetière d'Ivry. Olga Bancic, seule femme du groupe, est transférée en Allemagne. Elle est décapitée à Stuttgart le 10 mai 1944, le jour de ses 32 ans.

Par « la lettre à Mélinée » de Missak Manouchian, par le poème d'Aragon « Strophes pour se souvenir » composé en 1955 et par la chanson de Léo Ferré, « l'Affiche rouge », le souvenir de « ces 23 étrangers et nos frères pourtant » reste ancré dans notre mémoire collective.

LE MONT-VALERIEN

Le mont Valérien est une colline culminant à 162 mètres, à quelques kilomètres à l'ouest de Paris, sur les communes de Suresnes, Nanterre et Rueil-Malmaison.

De 1941 à 1944, la forteresse du Mont-Valérien est utilisée par les Allemands comme un lieu d'exécution de résistants et d'otages. Les condamnés sont enfermés dans la chapelle de la Forteresse, ils laissent des graffitis sur les murs avant d'être fusillés dans la clairière située en contrebas. Ils sont plus d'un millier à y périr durant cette période. Parmi « les soutiers de la gloire », quelques personnalités célèbres ont perdu la vie au Mont-Valérien. Gabriel Péri, journaliste résistant, membre du Parti communiste français et Honoré d'Estienne d'Orves, officier de marine français, organisateur d'un réseau de renseignement de la France libre sont quelques-unes d'entre elles. Après les exécutions, les corps des fusillés sont éparpillés anonymement dans plusieurs cimetières d'Ile-de-France afin d'éviter que les sépultures ne deviennent des lieux de rassemblement symbolisant le martyr de la Résistance.

Dès 1945, le site du Mont-Valérien est retenu pour construire un monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale. Une crypte y est aménagée afin de déposer 15 corps de combattants symbolisant les différents aspects des combats pour la Libération. En 1952, un 16^{ème} corps les rejoint en mémoire des combattants en Indochine contre le Japon. Deux années plus tard, une urne contenant les cendres de déportés est placée dans la crypte. Subsiste un dernier caveau qui attend de recevoir la dépouille du dernier Compagnon de la Libération. Devenu président de la République, le général de Gaulle décide de créer un mémorial de la France combattante. Conçu par Félix Brunau, il est inauguré le jour du 20^{ème} anniversaire de l'Appel du 18 juin. Il faut attendre plus de 40 ans pour que soit érigé un monument en bronze dédié aux fusillés du Mont-Valérien. Cette œuvre du sculpteur français Pascal Convert représente une cloche sonnant le rappel de la mémoire. Les noms de tous les martyrs y sont gravés avec la dédicace suivante : "Aux résistants et otages fusillés au Mont-Valérien par les troupes nazies 1941-1944 et à tous ceux qui n'ont pas été identifiés".

Pour le 70^{ème} anniversaire de l'Appel du général de Gaulle, le site du Mont-Valérien est réaménagé et modernisé, il comprend de nouveaux espaces muséographiques.

LE PROGRAMME DU CONSEIL NATIONAL DE LA RESISTANCE (CNR)

Le 1^{er} janvier 1942, Jean Moulin devient le représentant du général de Gaulle afin d'unifier l'ensemble des mouvements de Résistance. Dix-sept mois plus tard, le 27 mai 1943, il préside la première réunion du Conseil national de la Résistance (CNR) qui se tient 48, rue du Four à Paris. Les représentants de huit grands mouvements de Résistance, de deux grands syndicats d'avant-guerre (CGT et CFDT) et des six principaux partis politiques de la Troisième République y reconnaissent le général de Gaulle comme le futur chef du gouvernement français. Après l'arrestation de Jean Moulin le 21 juin à Caluire et sa mort le 8 juillet 1943, Georges Bidault devient le président du CNR. Il charge un Comité général d'étude de préparer une plate-forme politique pour la France d'après la Libération.

Le 15 mars 1944, après plusieurs mois de négociations, est défini et adopté à l'unanimité le programme du CNR qui comprend deux axes : un plan d'action immédiate et des mesures à appliquer dès la Libération du territoire.

Le plan d'action immédiate concerne l'action de la Résistance intérieure française à mener dans la perspective de la Libération du territoire. Il prévoit de harceler les troupes ennemies et de préparer l'insurrection.

Les mesures à appliquer dès la Libération du pays sont une sorte de programme de gouvernement afin d'instaurer un ordre social plus juste après l'épuration de tous ceux qui ont pactisé avec l'ennemi.

Si le programme du CNR souhaite au plus vite le rétablissement de la démocratie, du suffrage universel et de la liberté de la presse, il veut aussi instaurer une véritable démocratie économique et sociale séparant les grandes féodalités financières de la direction de l'économie. Surtout, avec la création de la Sécurité sociale, il souhaite bâtir une société digne, solidaire et humaniste.

Les actions du CNR constituent encore aujourd'hui une partie de nos acquis sociaux, elles reflètent le combat des résistants pour une France plus juste, elles représentent les valeurs de la Résistance.

REMERCIEMENTS

Gilles Roumieux, professeur d'histoire au collège Jean Racine d'Alès et organisateur de l'atelier mémoire, adresse ses plus chaleureux remerciements aux élèves qui ont réalisé un travail remarquable et à leurs parents qui ont adhéré à ce projet.

Il remercie aussi l'ONAC (Office national des Anciens Combattants), le CADIR (Comité des Associations des déportés internés résistants) et le collège Racine pour leur généreuse participation au financement de l'exposition.

Il veut aussi remercier tout particulièrement Madame Jacqueline Vigne sans qui rien n'aurait été possible, Madame Martinez directrice de l'ONAC et Monsieur Roure principal du collège Racine pour leur précieux soutien, Madame Spiler et Laure Albaric pour la relecture des textes et tous ceux qui, de près ou de loin, ont manifesté de l'intérêt pour cette initiative.

ERRATA

A la page 44, ligne 7 et deuxième strophe du poème « Les jeunes du lycée Buffon », il manque un accent circonflexe sur le u de du.

A la page 60, ligne 5, le u n'est pas attaché au t de « Tués ».

